UNE MISSION EN INDO-CHINE

(RELATION SOMMAIRE)

PAR

ETIENNE AYMONIER[1]

Au mois de décembre 1881, le Ministère de l'Instruction publique me chargea d'une mission scientifique qui avait pour but de rechercher les inscriptions et les monuments que laissèrent en Indo-Chine deux peuples de civilisation indienne : les Khmêrs ou Cambodgiens et les Tchames ou Ciampois. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait émis un vœu très chaleureux en faveur de cette mission, due à l'initiative éclairée de M. Xavier Charmes et de la Commission des Missions scientifiques.

Pendant et après des voyages qui durèrent trois ans et demi j'ai déjà publié plusieurs travaux se rapportant plus ou moins directement aux études que l'on m'avait confiées. Ainsi deux articles ont paru dans le *Journal de la Société Asiatique de Paris*, sous ces titres : « *Quelques notions sur les inscriptions en vieux Khmêr* (1883); *Première étude sur les inscriptions tchames* (1890). D'autres, publiés dans les *Excursions et Reconnaissances*, revue semi-officielle de la Cochinchine française, sont : *Notes sur les mœurs et coutumes du Cambodge* (1883); *l'Epigraphie du Kambodge* (1884); *Notes sur le Laos* (1885); *Notes sur l'Annam. Le Binh Thuan* (1885); *Notes sur l'Annam. Le Khanh Hoa* (1886); *Nos transcriptions* (1886); *Grammaire de la langue chame (ou tchame)* (1889); en outre, j'ai envoyé en Indo-

1. Avec cartes dans le texte.

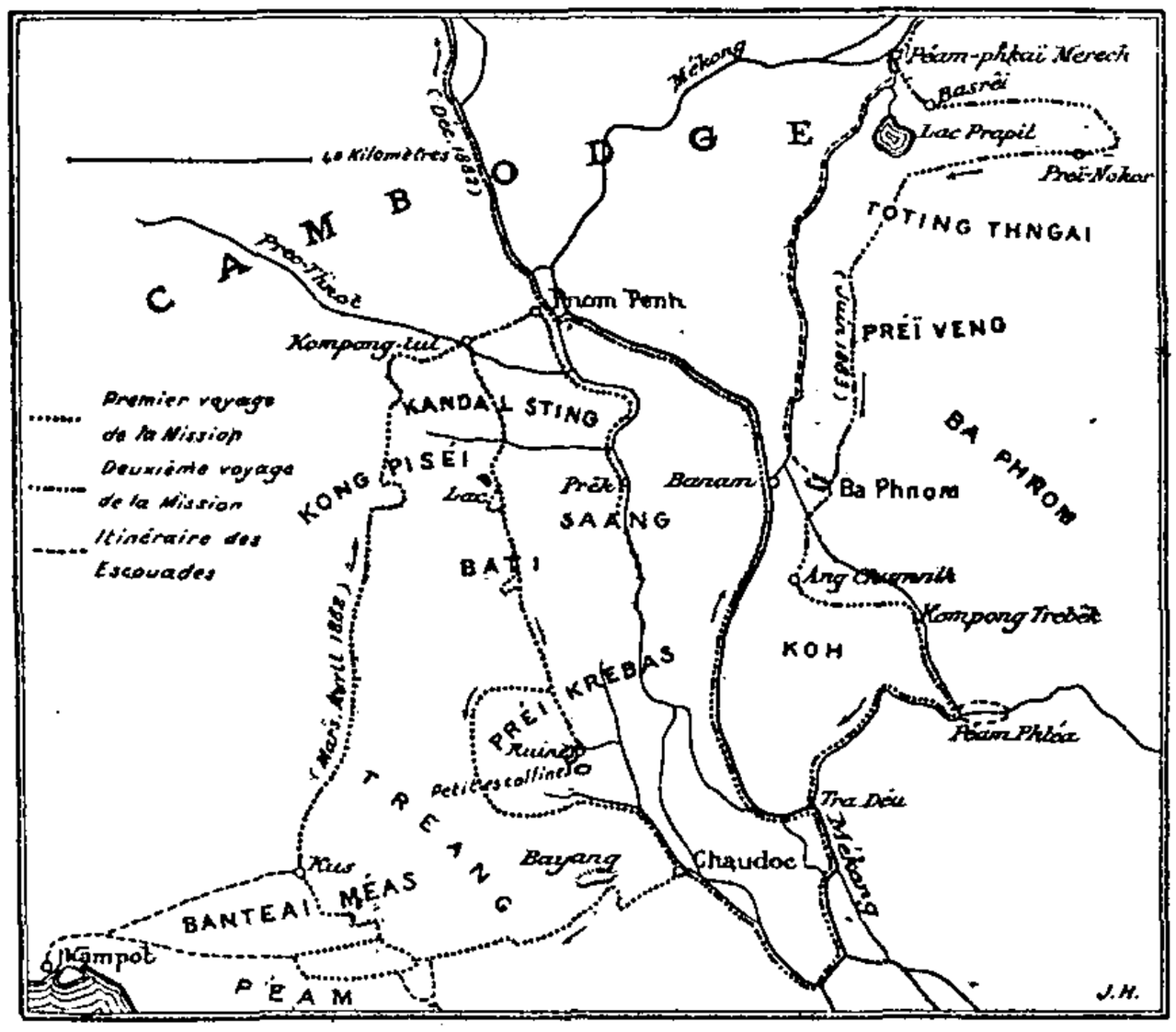
Chine, il y a plus d'un an, pour être inséré dans le même Recueil, un manuscrit de *Notes sur les Chames (ou Tchames)*; et tout récemment (fin 1891), j'ai fait paraître dans la *Revue de l'histoire des religions*, un article intitulé *les Tchames et leurs religions*.

Mais nulle part je n'ai encore donné un aperçu d'ensemble des longues pérégrinations de ma mission, qui puisse à la fois faire connaître l'origine des publications déjà faites et servir d'introduction aux travaux que je prépare. J'essaye, aujourd'hui, de combler cette lacune.

Je quittai la France le 20 janvier 1882 et, à la fin de février, je débarquai à Saïgon. Un jeune officier d'infanterie de marine, M. le lieutenant Sorin, devait, à bref délai, me rejoindre afin d'exécuter la topographie de la mission; en attendant son arrivée, je demandai au commandant des troupes de Cochinchine un officier pour lever l'itinéraire de ma première tournée qui devait durer un mois environ, dans le sud du Cambodge, c'est-à-dire dans un triangle dont les villes de Phnom Pènh, de Chaudoc et de Kampot marquent les sommets. M. le sous-lieutenant Prudhomme, fut mis à ma disposition; il a publié, dans les *Excursions et Reconnaissances*, la carte et la relation de ce petit voyage qui commença le 20 mars, jour où nous quittâmes Phnom Pènh, la capitale du Cambodge, avec deux éléphants prêtés par le roi. Outre mon compagnon provisoire de tournée, j'avais avec moi quatre Cambodgiens et un domestique chinois.

Nous suivîmes d'abord la route de Kampot jusqu'à la rivière appelée Prêk Tenot; puis, obliquant au sud, nous nous dirigeâmes à travers la petite province de Kândal Sting « entre-rivières », qui est couverte de palmiers à sucre. On y trouve quelques ruines de tours en briques. Le 22 mars nous pénétrions dans la province de Bati, beaucoup plus grande que la précédente et riche en monuments. L'un des plus considérables est celui de Bati même, sur le bord du

lac de ce nom, beau bassin peu profond, aux eaux limpides sur fond de sable quartzeux ou granitique. Un autre monument important est le temple de Chi Saûr, sur une colline à une journée de marche au sud du lac Bati. Le terrain se relève sensiblement dans cette province où sont plusieurs collines de granit. De Bati, continuant au sud et un peu à l'est, nous pénétrons dans une province dont le sol est bas, inondé aux pluies, celle de Préi Krebas « forêts de coton-



Premier voyage et fin du troisième voyage.

niers », et le 30 mars nous atteignons son principal centre, Angkor baurei, corruption du sanscrit *Nagara puri* « ville royale ». Je crois me rappeler que cet endroit est reporté sur quelques cartes avec le nom de Bên Logo que lui donneraient les Annamites.

Là, sur les deux rives d'un affluent du fleuve de Chaudoc, s'étendent les vestiges d'une grande enceinte en terre; à la rive méridionale des amas informes mais considérables de briques indiquent des ruines importantes. On y trouve aussi des inscriptions très fragmentaires que la forme

de leurs caractères permet de faire dater de la plus haute antiquité épigraphique, c'est-à-dire du début même de la période des inscriptions, VIIe siècle de notre ère environ. Au sud-est de ce qui fut la ville, sur une colline voisine, se dressent encore les restes d'une belle tour. Tout, même le nom, fait présager, à première vue, qu'on se trouve sur un emplacement remarquable. Les suppositions que je fis dès cette première visite furent confirmées au delà de toute prévision, l'année suivante, par la découverte d'une inscription écrite bien loin de ce pays, dans la province de Battambang. En effet, le texte de ce document me permit d'identifier cette Angkor baurei de Préi Krebas avec Vyadhapura, la capitale du Cambodge au VIIe siècle de notre ère, c'est-à-dire avant l'époque des monuments d'Angkor la Grande.

Au sud de ces ruines, le sol devenait marécageux, noyé. Il fallut revenir sur nos pas, faire un grand détour, contourner des chapelets de lagunes, couper même l'extrémité méridionale de la province de Bati, pour entrer dans celle de Treang, l'une des principales divisions du Cambodge, à l'ouest de Préi Krebas. Le 2 avril, à la nuit bien tombée, nous pénétrons dans Treang pour nous arrêter à un centre commercial, appelé Takêo, très animé à la saison des hautes eaux. Puis, continuant au sud, nous estampons plusieurs stèles les jours suivants et le 5 avril nous nous embarquons à Kompong Ampil pour nous rendre à Chaudoc, chef-lieu d'arrondissement de la Cochinchine française, près de la frontière du Cambodge. De Chaudoc, nous allons faire une petite excursion pour visiter les montagnes méridionales de la province de Treang, non loin de la frontière et du canal qui relie Chaudoc à Hatien. Sur un pic abrupt est le temple important de Bayang. D'autres collines de cette région sont en grès très friable, sable jaune à peine durci.

Le 10 avril, quittant définitivement Chaudoc, nous revenons aux monts de Bayang pour continuer dans la direction de l'ouest, vers les petites provinces de Péam « l'embou-

chure » et de Bantéai Méas « la forteresse d'or », où sont de nombreuses collines, la plupart de calcaire, avec plusieurs grottes remarquables. A Phnom Kanlâng, l'une de ces collines, était la chaufournerie d'un Européen. Ayant estampé plusieurs inscriptions, nous quittons ces provinces pour revenir au nord; à Kûs, nous rejoignons la route qui va de Kampot à la capitale; et, après plusieurs détours à la recherche des monuments de la province de Kong Piséi, nous rentrons à Phnom Pènh le 23 avril.

Il restait à vérifier quelques renseignements, en complétant, du côté du fleuve, l'étude de cette région méridionale que je venais de parcourir en un mois et où se trouvait groupée une bonne partie des plus anciens monuments du Cambodge. Le 26 avril nous descendîmes en barque, de Phnom Pènh à Saang, petit district sur le bord de ce bras fluvial qui coule de Phnom Pènh à Chaudoc. Une courte pointe dans l'intérieur des terres ne justifiant pas les renseignements recueillis, nous rentrâmes à la capitale.

Après cette première tournée, je fis un rapide voyage à Saïgon où M. Sorin venait d'arriver et, revenant avec lui à Phnom Pénh, je préparai notre voyage dans la direction du nord-ouest, vers les célèbres ruines d'Angkor. Le 19 mai, nous nous embarquions dans une jonque qui devait remonter le grand fleuve jusqu'à Sting Trâng, au-dessus de Hanchéi, en face de la province de Thbaung Khmum. De Sting Trâng, nous devions nous diriger par terre droit à l'ouest-nord-ouest, à travers les provinces de Baraï, Kompong Soaï, Stoung, Chikrêng, pour atteindre Angkor. En remontant le fleuve, nous visitons les monuments signalés sur ses rives ou à proximité. Le plus important est le temple bien connu de Vat Nokor, province de Kompong Siem; puis, en amont, l'antique tour de Hanchéi, province de Sting Trâng, domine, de haut, le fleuve et les plaines de la rive orientale, en face.

Le 31 mai, ayant reçu, à Sting Trâng, avec notre courrier, les éléphants que j'avais demandés au roi du Cambodge,

nous quittons les bords du grand fleuve pour gravir les escarpements du plateau de Spœu, province de Sting Trâng. De là nous nous dirigeons droit vers Baraï, à travers les plaines et à travers les forêts, tantôt épaisses, tantôt clair-semées. Le 3 juin, nous atteignons la pagode moderne de Baraï; nous la quittons le 6, continuant vers le nord-ouest pour visiter des tours peu importantes qui étaient signalées sur les bords du Sting Chinit. Passant cette rivière, nous pénétrons dans la province de Kompong Soaï et, à travers la plaine basse, nous allons à la colline de grès tendre appelée Phnom Santhuk, puis, de là, à Kompong Thom « le grand port », chef lieu de Kampong Soaï, sur les bords du Sting Sên, un des gros affluents du Grand Lac. Le 11 juin, nous repartons de Kompong Thom qui n'est plus aujourd'hui qu'un hameau, pour continuer notre route au nord-ouest. La plaine interminable est tantôt dénudée, tantôt semée de bouquets de bois; les premières pluies laissent déjà des flaques d'eau sur le sol. Le 13 juin, nous commençons à remarquer une ancienne chaussée que suit précisément notre route : cette levée devait donc relier ce qui est maintenant la province de Kompong Soaï à Angkor, l'ancienne capitale. Ce même jour, nous atteignons la petite rivière de Stoung, à Kompong Chen « le port des Chinois », chef-lieu de la petite province de Stoung qui, ainsi que sa voisine Chikrêng, a été détachée de Kompong Soaï. La journée du 14 se passe à visiter les monuments et à estamper les inscriptions du voisinage de Kompong Chen. Le 15 juin, nous remettant en route, nous traversons la rivière de Stoung et quelques marais en plaine pour arriver dans la province de Chikrêng, où, le 16 juin, nous visitons *Spéan Prâp Tis*, l'un de ces grands ponts en pierre de conglomérat ferrugineux construits par les anciens Khmêrs. Spéan Prâp Tis, sur le Sting Chikrêng, mesure environ 100 mètres de longueur et 10 mètres de largeur.

Le 17 juin, passant la rivière sur ce pont même, nous nous

rendons au village de Chikrêng, sur la rive droite du Sting, qui fait ici un fort coude. Chikrêng est le chef-lieu de la province de ce nom, que porte aussi la rivière. Enfin, de Chikrêng, nous allons à la pagode appelée Vat Mochhéan, sur la frontière du Cambodge actuel et des possessions siamoises. Depuis Baraï jusqu'ici, nous n'avons traversé que des plaines basses qui doivent être noyées par les pluies de la mousson du sud-ouest ou inondées par la crue du Grand Lac à la même époque.

La frontière entre Chikrêng et la province d'Angkor ou de Siem Réap, c'est-à-dire entre le Cambodge et Siam, est marquée par deux énormes levées de terre parallèles qui courent droit du sud au nord, à 200 mètres l'une de l'autre, partant de Kompong Cham, au sud, pour finir à quelques lieues au-dessus de Vat Mochhéan. Entre ces deux levées coule un petit ruisselet. Il est à présumer qu'au temps de la puissance cambodgienne, cette double levée marquait à l'est la limite de la province capitale, que le Sting Trêng bornait à l'ouest. La province actuelle d'Angkor ou de Siem Réap aurait, par tradition, conservé ces mêmes limites.

La pagode de Mochhéan, en territoire siamois, est adossée à la levée. Le 20 juin nous quittions ce point pour nous avancer en pays *étranger*. En effet, dans le royaume actuel du Cambodge que je venais de parcourir en partie et où je devais revenir plus tard, je pouvais me considérer un peu comme étant chez moi. J'y avais rempli longtemps de hautes fonctions; j'y étais connu d'une grande partie de la population et j'y connaissais moi-même beaucoup de monde, toutes choses qui jointes à ma connaissance de la langue facilitèrent singulièrement ma mission scientifique en ce pays. Grâce à la propagation rapide des sentiments et des impressions parmi la race Khmère, la même facilité de mission devait me suivre dans tous les pays de langue cambodgienne. Mais, en ce jour du 20 juin 1882, ignorant ce que l'avenir me réservait et désireux d'éviter tout inci-

dent fâcheux, je fis à mon personnel les recommandations les plus minutieuses.

Au delà de Mochhéan, le sol était mieux cultivé que dans les parties du Cambodge que nous venions de traverser; les rizières, plus nombreuses, étaient déjà noyées sous l'eau. Le soir nous étions rendus au village de Reluos, chef-lieu du district de ce nom, dans la partie orientale de la province de Siem Réap. Nous fûmes reçus par le *chaufai* « gouverneur », parent de son supérieur le gouverneur de Siem Réap. « C'est moi, nous dit-il, qui ai créé ce village, qui ai fait arroser ces rizières en creusant le canal d'irrigation. » Le lendemain, après avoir rendu visite aux petites autorités de Reluos, nous allâmes nous installer quelques kilomètres plus loin vers l'ouest, aux ruines de Bakong, non loin de deux autres monuments importants, ceux de Bakou et de Loléi. Le 23 juin, laissant là nos bagages, nous fîmes une étape de plus pour aller à Siem Réap faire visite au grand chef du pays, le gouverneur de la province, que je connaissais déjà et qui me reçut très amicalement. Ce devoir accompli, nous revînmes à Bakong, d'où je renvoyai à Phnom Pènh les éléphants du roi du Cambodge. Je n'étais plus dans son royaume, et pendant de longs mois il ne devait pas y avoir de grands voyages à faire. Au seul groupe Bakou, Bakong, Loléi, j'avais beaucoup de travail : ces ruines étant considérables et leurs inscriptions nombreuses. Bakou, ce monument à six tours, me livra bientôt la date de son édification, en l'an 879 de notre ère, par le roi Indravarman.

De son côté, mon compagnon, M. Sorin, étudiait la topographie du pays, la situation et le plan des monuments. Le 27 juin nous quittions Bakong pour transporter notre campement à une lieue au nord, à Loléi, où nous avions une petite *Sala* « caravansérail, maison publique de voyageurs » un peu mieux abritée que la masure de ce nom à Bakong. Ces deux monuments ont chacun leur bonzerie moderne,

tandis que Bakou, entre les deux, est abandonné en pleine forêt. La moisson épigraphique était surtout très abondante à Loléi, monument de six tours consacré, en 893, à la mémoire du roi Indravarman, par son fils et successeur Yaçovarman, monté sur le trône en 889. En l'année 1880, j'avais déjà déchiffré ces deux dates, les premières de toutes, d'après des calques faits par mes indigènes.

Pendant notre séjour à Loléi, M. Sorin se rendit seul à Phnom Bauk, colline isolée au nord dans la plaine. Puis, quelques jours après, nous allâmes ensemble visiter le monument de Yos Kér, dans l'est.

Tous ces groupes de la partie orientale de la province ayant été suffisamment explorés, le 8 juillet, nous allions avec tous nos bagages à Siem Réap où sont plusieurs ruines, dans la ville, aux environs. Il fallait aussi visiter au sud le mont Krom, colline qui surgit au milieu de la jungle du Grand Lac. Je dus, en outre, régler plusieurs petits incidents avec mon ami le gouverneur. Enfin, le 16 juillet, nous faisions transporter nos bagages à la *Sala* devant le monument d'Angkor Vat. Là, au centre des ruines les plus importantes, je comptais séjourner pendant le reste de la saison des pluies. La visite des nombreux et grandioses monuments de cette région, l'estampage des bas-reliefs remarquables d'Angkor Vat et l'étude d'une foule d'inscriptions devaient m'y faire passer rapidement et agréablement le temps, malgré quelques privations et l'absence ou la rareté des communications avec le dehors.

Le 14 août, j'expédiai une partie de mes estampages d'inscriptions que M. Sorin voulut bien emporter à Saïgon : la saison des pluies rendant de plus en plus difficiles les opérations topographiques de mon compagnon. Il revint à Angkor, le 13 septembre.

Je commençai alors mes préparatifs de départ et, le 19, nous descendions à Siem Réap où le gouverneur me demanda de rester quelques jours afin de célébrer avec lui la

fête du roi de Siam qui tombait le 28 septembre. J'avais encore beaucoup de besogne à ranger et à classer toutes les richesses épigraphiques que j'emportais; il n'y avait pas de réel sacrifice de ma part à faire, à un homme que j'avais tout intêrêt à ménager, ce plaisir auquel il paraissait tenir beaucoup. J'acceptai donc son invitation et je lui donnai la satisfaction de m'entendre porter en cambodgien un toast à la santé de son roi. Je le remerciai en même temps de la bienveillance soutenue qu'il m'avait témoignée pendant ces quelques mois. Ces fêtes durèrent trois jours avec festins et représentations théâtrales.

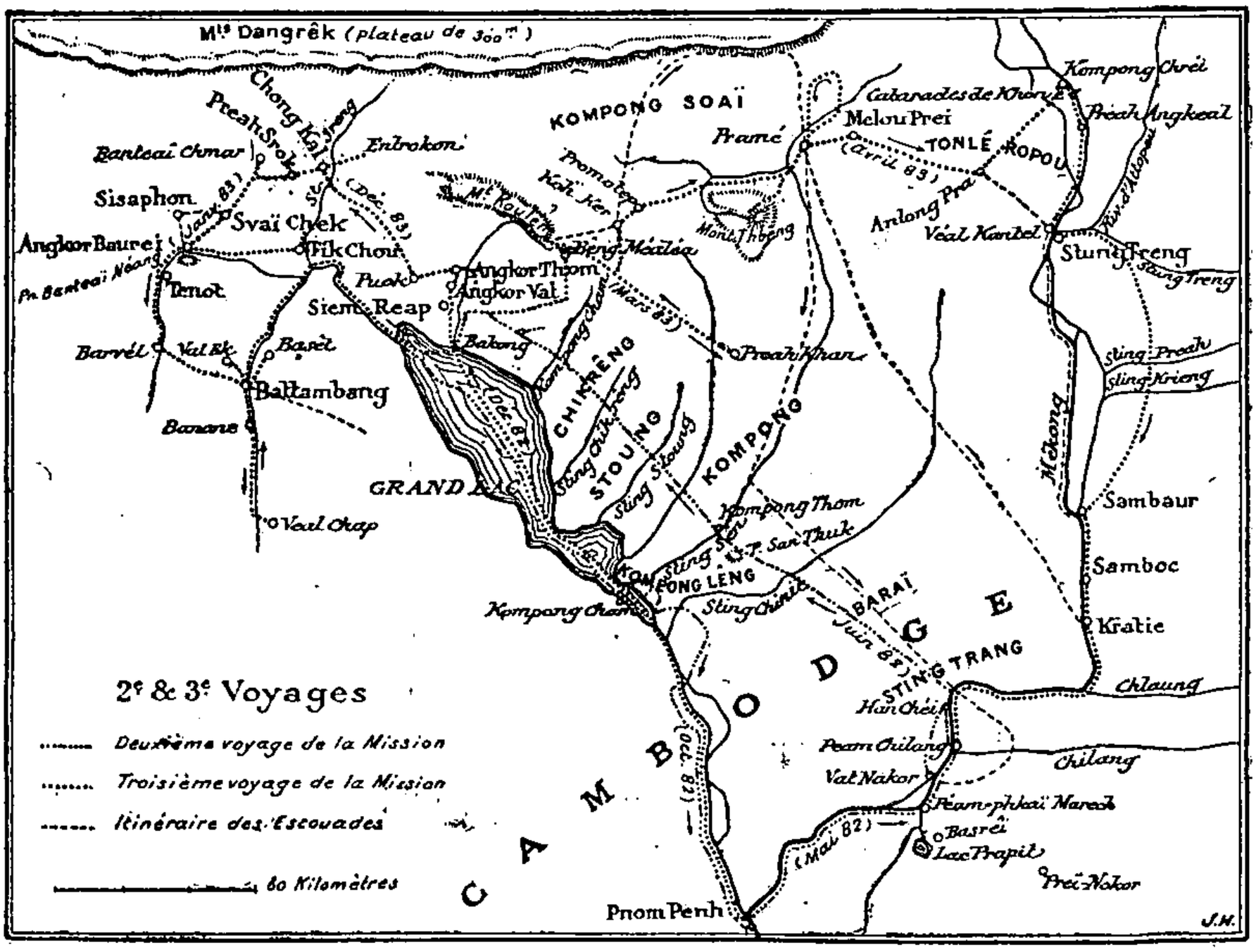
Enfin, le 7 octobre, je pris congé du seigneur de Siem Réap. Il se félicita et me félicita vivement de ce que mon long séjour dans sa province s'était passé sans le moindre incident fâcheux, alors qu'il a souvent tant de désagréments avec des Européens qui ne font que paraître, ajoutait-il. Peut-être exagérait-il sur ce dernier point. Je me bornai à lui répondre que j'avais une trop grande expérience des indigènes pour ne pas éviter soigneusement de les blesser dans leurs mœurs, coutumes et croyances, et je terminai en lui disant au revoir, à bientôt! Le même jour nous descendîmes en jonque avec nos bagages jusqu'au Grand Lac pour attendre le bateau qui faisait, à cette époque des hautes eaux, le service entre Phnom Pènh et Battambang. A l'aller, il mouillait à l'embouchure de la rivière de Siem Réap. Le 11 octobre, laissant sur ce bateau à vapeur M. Sorin qui se rendait directement à Saïgon avec les bagages, je me fis débarquer à Kompong Chhnang, village flottant bien connu sur le bras du lac. J'y louai une barque pour faire quelques rapides excursions aux collines des provinces voisines : Kompong Lêng et Chœung Préi. Pour la première fois je rencontrai ce choléra de 1882 qui, parti de la Cochinchine, avait envahi le Cambodge. Il faisait de grands ravages à Kompong Chhnang et à Chœung Préi. Plus d'une fois, dans la suite, je devais le retrouver, déci-

mant la population des contrées reculées. Le 14, j'arrivai à Phnom Pènh, d'où je repartis le 17 pour descendre à Chaudoc. L'administrateur de cet arrondissement, M. Merlande, mit gracieusement sa chaloupe à ma disposition et vint lui-même avec moi, à Angkor baurêi, dans la province voisine de Préi Krebas, afin d'en lever quelques statues remarquables dont j'avais pris note à ma précédente tournée d'avril et que je désirais expédier en France. De Chaudoc je me rendis à Saïgon où j'arrivai le 25 octobre.

M. Sorin m'y attendait pour m'annoncer qu'il avait été affecté à une compagnie et qu'il était repris par le commandant des troupes. Sur le moment, je regrettai vivement un aimable compagnon de voyage. Je dus prendre aussi la résolution de lever moi-même dès lors, tant bien que mal, les itinéraires de ma mission. D'ailleurs, je devais bientôt reconnaître que, seul avec mes indigènes, j'aurais au moins la compensation d'acquérir une plus grande mobilité d'allures que je mis progressivement à profit. M. Sorin, du mois de mai au mois d'août, avait levé soigneusement l'itinéraire parcouru depuis Sting Trâng sur le grand fleuve jusqu'à Angkor, à travers les provinces de Sting Trâng, Baraï, Kompong Soaï, Stoung, Chikrêng et Angkor. Il avait aussi fait la topographie de toute la partie orientale de la province d'Angkor, ainsi que de l'ancienne capitale et des principaux monuments voisins. On est en droit d'espérer qu'il ne tardera pas davantage à publier ces travaux, d'autant plus précieux que les divers croquis géographiques publiés pour donner la position respective de ces monuments (celui de Francis Garnier, par exemple, dans la relation de l'expédition du Mékhong), sont absolument incomplets et inexacts.

Ayant expédié mes collections en France et préparé le voyage suivant, je quittai Saïgon le 17 novembre pour revenir au Cambodge et le 3 décembre j'étais de retour à Siem Réap, avec plusieurs Européens venant visiter les ruines d'Angkor. L'un d'eux, le commandant Pujol, de l'in-

fanterie de marine, aujourd'hui colonel, voulut bien prolonger son séjour et rester à visiter avec moi les principales ruines de la région. Il me quitta le 13 décembre pour retourner en Cochinchine. En décembre, les pluies finissent, les beaux jours commencent et aussi les nuits relativement fraîches. Je profitai de ces conditions favorables pour visiter de rechef les monuments des environs d'Angkor Thom, là



où abondent les ruines tant grandes que petites. J'en découvris plusieurs inconnues jusqu'alors. Enfin, ayant ainsi complètement et à deux reprises, exploré ce pays, je quittai Angkor le 20 décembre pour aller à l'ouest, m'arrêtant d'abord à une petite étape de l'ancienne capitale, à Robœk Svaï Léak, dans le district de Puok Tatoh, où étaient signalées des ruines et quelques inscriptions. Le 23 décembre, je quittai ce lieu avec tous mes bagages et je continuai ma route dans la direction du nord-ouest, traver-

sant tantôt des forêts d'arbres résineux clairsemés, tantôt de grandes plaines dénudées, quelquefois cultivées en rizières, mais le plus souvent incultes. Je marchai à petites étapes, visitant les monuments signalés à droite et à gauche de la route.

Le 1er janvier 1883, j'étais au Sting Srêng, la rivière qui fait limite entre la province de Siem Réap et celles de Chongkal, au nord, et de Battambang, au sud. Je la traversai sur le Spéan Tip (ou Tup) « le pont divin », ouvrage grandiose défiant à la fois les siècles et les eaux torrentueuses qui s'élèvent de plus de 12 mètres aux fortes pluies. Le même jour, je m'arrêtai au chef-lieu de Chongkal, ou Chongkhan, qui n'est qu'un district de Sangkeah, province située au nord des monts Dangrêk. Après avoir fait deux petites excursions, l'une à l'est de Chongkal, à Entrokkon, district de Siem Réap, et l'autre dans le nord, vers les Dangrêk, tous pays couverts de forêts d'arbres résineux clairsemés, je quittai Chongkal le 6 janvier, allant à l'ouest, à Preah Srok où j'arrivai le lendemain. *Preah Srok* « le pays sacré », chef-lieu de la petite province du même nom est complètement entouré par un fossé rectangulaire, large, profond et plein d'eau à toute saison. Le pays moins en forêt que Chongkal est mieux cultivé. Je n'y couchai qu'une nuit et je poursuivis dans la direction de l'ouest pour pénétrer le 8 janvier dans Svaï Chék, district septentrional de la grande province de Battambang. Le 10, j'atteignais les ruines importantes de Bantéai Chhmar, en pleine forêt déserte, dans ce même district de Svaï Chék. Le 13, je quittai ces ruines me dirigeant au sud à Svaï Chék, le chef-lieu du district de ce nom. C'est dans le voisinage, au monument de Bantéai Préau, que je découvris l'inscription dont le texte me permit d'identifier Angkor baurêi de Prêi Krebas avec Vyadhapura, la capitale du Cambodge au VIIe siècle de notre ère. Le 17 janvier, après avoir visité plusieurs autres ruines, j'étais à un autre Angkor baurêi, celui

de la province de Battambang. Angkor bauréi est un centre important, un chef-lieu de district de cette grande province. A quatre kilomètres au sud est la colline de Bantéai Néang avec une bonzerie, une grotte et des inscriptions. Ayant visité cette colline, je quittai Angkor bauréi le 18 janvier pour faire un crochet vers l'est, à travers des bas-fonds qui étaient marécageux même en ce moment, pleine saison sèche. Je visitai la colline de Préah Nét Préah et le village de Tik-Chou (ou Tœuk Tio), centre commercial sur le Sting-Srêng, à la limite des provinces de Battambang et de Siem Réap. Dans cette région et dans Krelanh, district de Siem Réap au delà du Sting-Srêng, il y a quelques inscriptions et un certain nombre de ruines peu importantes. On y trouve aussi, à une dizaine de kilomètres au nord de Tik-Chou, le Spéan Srêng, sur la partie basse de la rivière de ce nom. C'est l'un de ces grands ponts en pierre construits par les Khmêrs. De retour à Angkor bauréi je fis filer le gros de mes bagages directement par eau sur Battambang, avec deux de mes hommes, et le 26 janvier je quittai moi-même le village d'Angkor bauréi pour remonter sa rivière qui vient du sud-sud-ouest. Il fallut bientôt quitter la pirogue pour voyager par terre à Tenot, chef-lieu du district de ce nom dans cette province de Battambang, et à Bârvéal où le pays commence à prendre un air sauvage dû au voisinage des montagnes. Les gens de la région étaient très effrayés de l'apparition du choléra et il n'y avait plus d'antiquités dans cette direction. Me rabattant directement vers l'est, je me dirigeai sur Battambang où j'arrivai le 31 janvier. Le seigneur de cette grande province me reçut avec beaucoup de courtoisie. Je lui avais déjà fait visite quelques années auparavant.

Sangkê, ou Battambang, est une ville florissante, importante, mesurant peut-être 15 kilomètres de longueur sur les deux rives d'un cours d'eau qui vient du sud. Au delà, en remontant cette rivière, de gros villages se suivent

presque sans interruption pendant plusieurs lieues. Depuis l'époque de ma visite ce chef-lieu a dû encore s'accroître, grâce aux fautes de notre politique qui contribue à dépeupler, à son profit, le pays placé sous notre protectorat. Le 2 février je quittai Sangkê pour faire une pointe à peu près droite au sud en remontant le long de la rivière. J'allai d'abord à Vat Bânan (Banone) sur une colline; puis en pays plus sauvage aux villages très espacés, jusqu'en un lieu désert appelé Véal Chap où les racontars des gens de la province plaçaient des inscriptions gigantesques. Je ne trouvai rien et le 7 février j'étais de retour à Battambang. Les jours suivants, je m'occupai de divers détails et je visitai les ruines au nord et à l'est du chef-lieu : soit Basêt (ou Bassette) et Vat Ek. Enfin, le 17 février, je quittai définitivement Battambang en barque pour traverser le grand lac, et revenir à Siem Réap où j'arrivai le 20 février en pleine saison sèche. L'aspect de ce pays que j'avais toujours vu, jusqu'alors, en saison pluvieuse, me paraissait tout nouveau : un système primitif de norias de bambous, mises en mouvement par le courant de la rivière, arrosait partout les jardins d'aréquiers. Je fus touché de l'accueil des autorités et de la population de Siem Réap, contrée où je revenais pour la troisième fois depuis le commencement de ma mission et qui a la réputation d'être fatiguée des visites de touristes, d'Européens. De tous côtés on me promettait spontanément de rechercher des antiquités pour mon prochain retour... qui ne s'effectua pas, les événements en ayant disposé autrement.

Je ne pouvais guère m'arrêter à Siem Réap. Le 22 février j'en repartais pour aller au nord-est, dans le haut de la province de Kompong Soaï, où étaient signalées des ruines importantes que je ne connaissais pas encore. Je repassai par Bakong, Roluos, pour atteindre, à Kansêng-Kong, la double levée qui sert de frontière entre Siam et le Cambodge. De là je me dirigeai à peu près droit au nord, sur les ruines du

monument de Bêng Méaléa que je visitai pendant les journées des 25 et 26 février ; puis, continuant ma route au nord, je me transportai à *Svaï Kabal Tik* « le manguier tête de l'eau », auprès d'un marais appelé *Tik Chèâm*, au pied de la face orientale du mont Koulên, d'où tombe la rivière de Siem Réap.

Le 28, je fis l'ascension du mont Koulên, énorme bloc de grès, haut de 600 à 700 mètres, qui s'évase d'abord en plateau soutenu par des parois presque à pic, vers sa partie orientale ; puis il se creuse en berceau vers l'ouest. Sur les pentes du berceau, une foule de ruisselets courent en toute saison et leur réunion au thalweg forme un gros torrent qui bondit en cascatelles de l'est à l'ouest, avant de tomber au sud dans la plaine où il devient la rivière d'Angkor et de Siem Réap. Sur ce mont boisé et bien arrosé sont quelques villages d'une tribu aborigène, les Samrê, pauvres gens qui se montrèrent très avenants pour moi. Visitant leurs hameaux, explorant plusieurs ruines ou grottes, estampant des inscriptions et goûtant une fraîcheur reposante, je passai quelques jours sur ce mont Koulên dont j'ai gardé un souvenir fort agréable. Le 3 mars, j'étais de retour à mon campement en plaine où arrivaient précisément les quatre éléphants que j'avais demandés au roi du Cambodge, à mon précédent passage à Phnom Pènh.

Le 9, après avoir expédié en charrettes le gros de mes bagages droit à l'est, vers le monument de Kohkér, en y joignant un éléphant exténué qui ne devait me rendre aucun service et qui me causa de grands soucis pendant tout le voyage, je partis moi-même dans la direction du sud-est, avec les trois autres montures et une partie de mon personnel. Je visitai plusieurs ruines dispersées dans les forêts claires d'arbres résineux de la région. Le terme de cette pointe était le groupe des monuments connus et importants appelés Prakhan de Kompong Soaï. Les ayant explorés pendant les journées du 12 et du 13, je repartis immédia-

tement dans la direction du nord, et le 16 mars j'étais rendu à Kohkér, autre groupe de monuments plus important même que le précédent, où étaient burinées de nombreuses inscriptions. Le 21, je quittai Kohkér pour aller au nord-est, à Promotép, groupe de hameaux dont les habitants appartiennent à la race Kouie, l'une des plus importantes tribus aborigènes de cette partie de l'Indo-Chine; mais ces Kouis de Promotép parlent actuellement la langue khmère. Leurs hameaux, au nombre de quatre ou cinq, sont près de l'angle nord-ouest du mont Thbêng, large table de grès, élevée au moins de 700 mètres. De Promotép, je me rendis droit à l'est, ayant ce mont à ma droite et suivant à peu près le cours du Sting-Sên, qui coule ici de l'ouest à l'est. Il reçoit toutes les eaux de cette large et sauvage vallée qui s'étend entre le Koulên et le Thbêng, au sud, et la haute terrasse des monts Dangrêk, au nord. Au delà du mont Thbêng, le Sting-Sên tourne brusquement au sud, séparant la province de Kompong Soaï de celle de Melou Préi, c'est-à-dire le Cambodge des possessions siamoises. Il coule ensuite de nouveau dans la province de Kompong Soaï laissant à sa droite les monts du fer; il passe à Kompong Thom où je l'avais traversé au mois de juin de l'année précédente, 1882; puis il se jette dans le Grand Lac ou plutôt dans le Véal Phôk « la plaine de boue » qui termine le Lac au sud-est.

En mars 1883, venant de Promotép, je franchis le Sting Sên à son grand coude, là où il change de direction, vers l'angle nord-est du mont Thbêng, et j'allai installer mon campement à une lieue environ au delà, à Pramê, province de Melou Préi, où mes éléphants pouvaient trouver quelques pâturages en pays marécageux. La saison sèche était fort avancée; le sol presque partout désséché, brûlé, et ces animaux, qui sont assez délicats, souffraient de la sécheresse et du défaut de nourriture. Laissant bagages et éléphants à Pramê, je revins en territoire cambodgien faire l'ascension

très raide du Thbêng, escaladant une suite de petits gradins très escarpés qui se terminent en haut sans transition par l'arête brusque de la table du sommet. Ce plateau du Thbêng est arrosé par plusieurs ruisseaux qui coulent vers l'ouest et se réunissent en un torrent qui tombe en cascades dans la plaine où il se joint bientôt au Sting Sên. Après les agréments que j'avais trouvés au Koulên, le Thbêng ne me réservait guère que des déceptions. Il n'y avait ni ruines, ni inscriptions, pas le moindre butin archéologique. Au lieu d'être abondamment boisé, c'est un plateau dénudé et sablonneux; le sous-sol de grès y affleure en grandes plaques comme au Koulên. Mais les eaux paresseuses ne sont pas gaies et vives comme les ruisselets qui forment la rivière d'Angkor. De plus, les habitants sont ici des Kouïs sordides qui furent beaucoup moins avenants que les Samrês de l'autre montagne. De même que ces derniers, ils cultivent le riz à la mode primitive, en incendiant des carrés de forêts et en se déplaçant continuellement. Le 31 mars, je redescendis du Thbêng pour rejoindre mon campement de Pramê.

De ce point, je fis une tournée dans le nord de la province de Melou Préi, en pays boisé et sauvage où sont dispersés quelques rares villages kouïs. Par exception, une grande forêt épaisse, appelée Préi Tremak, allongée de l'est à l'ouest, couvre une partie de cette région. Partout ailleurs croissent les forêts que l'on rencontre le plus communément, avec leurs arbres à résine clairsemés, tristes d'aspect, à l'écorce grise ou brune cassée en grosses croûtes. Au mois de mars, ces arbres sont dans leur hivernage dû à la grande sécheresse; ils sont dénudés; leurs lourdes feuilles jaunies, tombées à terre, sont incendiées avec les herbes par les indigènes. Le sol, argile sablonneuse, rougeâtre, est partout recouvert d'une mince couche de cendres noires que les prochaines pluies feront disparaître; les tiges des herbes calcinées, dures et pointues rendent la marche plus pénible. Souvent

l'eau manque. Il y avait plusieurs ruines dans ces contrées reculées où un accident fâcheux me priva de la dernière des trois montres que j'avais emportées de Saïgon en novembre. J'en fus réduit, jusqu'à la fin de ce voyage, à estimer les distances au jugé pour le lever de mes itinéraires.

De retour à Pramê, il fallait songer à quitter ces pays. Les premiers orages grondaient; mes précieuses collections d'estampage avaient à craindre l'humidité; en avril, les ondées allaient devenir plus fréquentes. Avec de nombreux bagages, je me trouvais dans l'ouest de Melou Préi, fort au nord de Kompong Soai, loin des voies de communication fréquentées. J'avais à choisir entre trois directions: 1° au sud, vers Kompong Thom, route difficile qui me faisait tomber dans un pays déjà exploré; 2° au sud-est, à travers des pays déserts en grande partie, au sud de Melou Préi, au nord-est de Kompong Soai, pour atteindre le Grand Fleuve vers Krachêh et Sting Trãng; les contrées à traverser étaient sauvages et dépourvues d'eau, disait-on; 3° enfin, droit à l'est, à travers Melou Préi et Tonlé Ropou, pour atteindre le Grand Fleuve à hauteur de Tonlé Ropou et de Sting Trêng, Laos méridional; là j'aviserais à confier mes collections à une barque qui descendrait les rapides jusqu'à Krachêh. Après renseignements et réflexions, je me décidai pour cette dernière voie qui promettait d'être plus longue, mais moins pénible et plus intéressante que les deux autres. Toutefois j'eus soin de détacher par la route du sud-est deux de mes Cambodgiens, qui devaient me rejoindre à Krachêh ou à Thbaung Khmum, et deux autres furent envoyés à Kompong Thom; de telle sorte que mon personnel et moi nous devions explorer les trois routes qui pouvaient nous ramener au Grand Fleuve.

Toutes dispositions prises, je fis partir le 6 avril, dans la direction de l'est, cinq voitures louées dans le pays; elles emportaient mes bagages, sous la surveillance de mon domestique chinois; et, avec les éléphants, je devais les suivre

à deux journées d'intervalle. Je fis aussi partir les escouades que j'envoyai au sud et au sud-est, en leur donnant rendez-vous sur le Grand Fleuve, et le 8 je me mis en route. Le 9, j'étais au *Mœuong* « chef-lieu » de Melou Préi; le 12, je passai la limite orientale de cette province boisée, peu fertile, peuplée presque entièrement de Kouïs et de Pears qui ont perdu l'usage de leur idiome propre et qui se servent de la langue khmère. Pourtant les ruines disséminées dans Melou Préi, semblent indiquer que cette province était jadis peuplée de Khmêrs. De Melou Préi je passai dans la province voisine de Tonlé Ropou, où je m'arrêtai quelques jours au village d'Anlong Pra. Le choléra y régnait, il est vrai, et affolait la population, mais nos éléphants avaient besoin de repos et, après avoir traversé des pays dépourvus d'herbes, nous rencontrions ici une contrée où croissait en abondance le bambou nain dont ces animaux sont si friands. Je profitai de cette halte pour visiter des collines aux environs. Le 16 avril, je quittai Anlong Pra, mais, trompé par de faux renseignements, au lieu de suivre mes bagages au sud-est à Véal Kantél, en face de Sting Trêng, j'obliquai au nord-est, pour aborder le fleuve à Kompong Chréi, province de Tonlé Ropou, en face de celle de Khong, au-dessus des cataractes de Khôn. De Kompong Chréi, suivant une route de charrettes et contournant les collines qui se dressent sur cette rive occidentale, à hauteur des chutes de Khon, je dus me rendre à Preah Angkêal, village de soixante à quatre-vingts cases sur la même rive du fleuve, mais au-dessous des chutes. Ni à Kompong Chréi, ni à Préah Angkêal « la charrue sacrée », il n'y avait de pâturages pour mes éléphants. Habituellement ces animaux ne traversaient qu'à Véal Kantél même. En traversant ici, ils n'auraient pas trouvé de route longeant la rive orientale pour descendre à Sting Trêng. Bref, tous les renseignements que le Youkebat Mau m'avait donnés à Anlong Pra, avec la plus grande assurance, étaient erronés; ce peu intéressant personnage m'avait fait inu-

tilement allonger mon voyage de plusieurs jours. Je pris alors la résolution d'expédier sans aucun bagage les éléphants par terre, de Préah Angkêal à Véal Kantél où je les attendrais, et où j'avais hâte d'arriver en descendant le fleuve en barque. Le vieux *Balat* « sous-gouverneur » de Tonlé Ropou, qui faisait fonctions de gouverneur et qui habitait Préah Angkêal, éprouvait ou affectait d'éprouver une grande inquiétude sur les dangers de cette navigation. J'insistai, sachant que les indigènes font fréquemment ce trajet et, le 20 avril, je m'embarquai après déjeuner. Il me sembla bientôt qu'on exagérait beaucoup les dangers et qu'il n'y avait qu'à s'en remettre aux bateliers du soin de leur conservation personnelle, liée à celle du voyageur. Malgré une perte de temps assez longue, due à un échouage sur les roches parce que, sur les conseils du bon vieux Balat, les gens du bateau avaient, en un certain endroit, pris un petit chenal moins dangereux, le soir nous étions rendus à Véal Kantél. Mais là nouveau contretemps. Mon domestique chinois, ne me voyant pas venir, ignorant la cause de mes retards, avait cru bien faire, dans l'intérêt des précieuses collections qui lui étaient confiées, de demander une barque à l'autorité locale, le Maha Thâï de Véal Kantél et, la veille, il était parti pour Sambaur et Krachêh, au Cambodge. Il avait aussi emporté les quelques provisions européennes qui me restaient et depuis plusieurs jours déjà, j'étais réduit à manger comme les indigènes, dont les menus sont peu variés en ces pauvres contrées. De Véal Kantél, prenant une pirogue, j'allai en face faire visite au *Chau Mœuong* « Seigneur » de Sting Trêng. J'avais à réclamer son concours pour faire traverser le Grand Fleuve à mes éléphants et pour voyager ensuite dans sa province. Car l'unique route de terre conduisant au Cambodge partait de Sting Trêng, décrivait un grand arc de cercle dans l'intérieur du pays, pour aboutir à Sambaur, le premier chef-lieu cambodgien. Sur la rive droite ce n'étaient que forêts sauvages sans une seule voie praticable.

Le 24 avril, mes éléphants traversèrent le fleuve de Véal Kantél à Sting Trêng, selon les usages, c'est-à-dire après dues offrandes aux génies, faites sur les deux rives. Chaque animal était remorqué par une pirogue que montaient huit à dix hommes. D'autres pirogues suivaient soit pour chasser en avant les bêtes, qui se soutenaient mollement sur l'eau, soit pour venir au secours des cornacs en danger de noyade, étant restés à cheval sur le cou de la bête. Le lendemain, 25 avril, je quittai Sting Trêng, groupe de 1,500 cases environ. Je m'enfonçai d'abord dans l'est, puis au sud-est et au sud, en pays désert, traversant des forêts, une foule de ruisseaux et deux gros torrents, le Preah et le Krieng. Puis on revient au sud-ouest rejoindre le fleuve à Sambaur, où nous étions rendus le 1er mai de cette année 1883. Là, en pays cambodgien, n'ayant plus à craindre les brigands pour mes éléphants royaux, je pouvais confier ces animaux aux autorités locales, les faire filer par la voie de terre, sans me croire tenu de les accompagner moi-même, ainsi que j'avais dû le faire à Sting Trêng. Je descendis donc par eau à Sambôk et à Krachêh, le centre le plus important de cette partie du Cambodge, où je rejoignis mes bagages et mes provisions.

Après deux mois de fatigues et de privations pendant cette course rapide en saison brûlante, dans les forêts sauvages du nord de Kompong Soaï, de Melou Préi, de Tonlé Ropou, de Sting Trêng, je me retrouvai enfin dans un pays dont je connaissais personnellement les autorités de longue date, dans un pays relativement plus riche et plus civilisé, où les vivres ne manquaient pas. C'était la saison des mangues exquises, très abondantes dans cette région. Pendant quelques jours, Krachêh fut la Capoue de mon personnel cambodgien, que j'avais un peu fatigué et surmené. J'en repartis le 10 mai, continuant à descendre le fleuve, visitant sur la rive gauche, Kancho, Chhlaung, chefs-lieux de province; Krauch Chhmar, gros village peuplé de Tchames musulmans; je touchai à la rive droite pour revoir une dernière fois le

monument de Hanchéi que j'avais déjà visité à diverses reprises et notamment au mois de mai de l'année précédente. Le 13, je débarquai à Péam Chilang, rive gauche, résidence habituelle du gouverneur de Thbaung Khmum. J'y restai quelques jours avec le vieux musulman d'origine malaise qui remplissait alors les fonctions d'Orchun, titre de ce gouverneur. Le 19 mai, je repartis de Péam Chilang, après avoir expédié par eau, à Phnom Péuh, mes collections et une partie de mes bagages, sous la conduite de mon domestique chinois; je descendis en barque à Péam Phkaï Merécb, rive gauche, où j'avais envoyé mes éléphants, moins la bête malade dont je m'étais enfin débarrassé en la confiant aux bons soins de mon ami le gouverneur de Thbaung Khmum qui se chargeait de la lâcher dans de bons pâturages pour la refaire.

Il me restait à explorer la partie du Cambodge située à l'est du Grand Fleuve. De Péam Phkaï Merécb, je m'enfonçai donc dans la province de Thbaung Khmum, visitant d'abord les ruines de Basrei, en terrain bas, sol noir, près du lac Prapit[1]; et de là poursuivant sur un grand plateau, cœur de cette province de Thbaung Khmum. Formé d'un relief sensible, ce plateau est tantôt couvert de forêts, tantôt dénudé en plaines cultivées, avec des bouquets de bois où sont les villages. Je le parcourus de l'ouest à l'est pour revenir au sud-ouest, visitant, entre autres ruines, Sréi Krup Leak et Banteâi Préi Nokor. Les pluies, prématurément abondantes, avaient déjà transformé les plaines en lagunes où on entrait dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Le 28 mai, je quittai la province de Thbaung Khmum pour me diriger au sud à travers les provinces de Toting Thngaï, Préi Vêng et Ba Phnom, pays en général fertiles et bien arrosés. Le 2 juin, j'étais au pied de la colline de Ba Phnom, à la résidence du gouverneur de la province de ce nom. J'en repartis le 4 pour continuer au sud, traverser une rivière et pénétrer dans le district de

1. Voir la carte, p. 218.

Koh « l'île », ainsi nommé parce que le fleuve et deux rivières communiquant entre elles l'entourent complètement. C'est un pays plat, à la terre noire et grasse, avec peu d'arbres; fertile et bien cultivé au nord, il est marécageux et désert au sud près du Rach Tra Dêo. Dans Koh, j'estampai les stèles d'Ang Chumnik et je visitai quelques emplacements antiques. Puis je me dirigeai sur la rivière à Kompong Trebêk. De ce point, devant achever mon voyage par eau jusqu'à Chaudoc et jusqu'à Saïgon, je renvoyai les trois éléphants royaux avec une rémunération convenable pour les cornacs qui rentrèrent à Phnom Pènh. Le 7 juin, je m'embarquai à Kompong Trebêk avec mon personnel cambodgien et je descendis à Péam Phtéa, à Péam Cho, à Tra Dêo. Le 10, j'étais à Chaudoc chez mon ami, M. Merlande, revenant pour la troisième fois jouir de sa cordiale hospitalité. Après quelques jours de repos, je me rendis à Saïgon, afin d'expédier en France les riches et nombreuses collections épigraphiques recueillies pendant ce voyage de six mois.

En trois tournées, de quinze mois au total, le Cambodge actuel et les provinces immédiatement voisines avaient été à peu près complètement explorés. Il s'agissait maintenant de déterminer au Laos et à Siam quelles avaient été les limites, au point de vue épigraphique, de l'ancien royaume des Khmêrs qui avait débordé dans ces deux pays. Il me fallait les parcourir et pour cela il était nécessaire d'avoir un passeport de la cour de Bangkok. En juillet, profitant d'un voyage du vapeur de l'État *l'Alouette*, j'allai dans ce but à la capitale du Siam. En août, j'étais de retour à Saïgon et je préparai mon voyage au Laos. Le 18 septembre de cette année 1883, je quittai Saïgon à bord de la canonnière l'*Escopette*, commandant Boitard, que le gouverneur de la Cochinchine, M. Thomson, avait autorisé à me transporter jusqu'à Krachêh, terme de la navigation à vapeur lorsqu'on remonte le grand fleuve. J'emmenai deux domestiques chinois. Passant à Phnom Pènh, je repris mon ancien

personnel cambodgien renforcé de quelques hommes nouveaux. Nous étions un Européen, deux Chinois et dix Cambodgiens. Total treize.

On se rappelle que, dans deux premiers voyages, j'avais avec moi des officiers levant les itinéraires parcourus. A un troisième voyage, celui que je venais de terminer récemment, j'avais moi-même, tant bien que mal, pris les notes topographiques. J'allais maintenant inaugurer un nouveau système qui devait me permettre d'embrasser rapidement, en six ou sept mois, tout le Laos méridional et une grande partie du Siam proprement dit. C'était d'ailleurs tout le temps que je pouvais consacrer à ces deux pays où les monuments khmêrs devaient être clairsemés et probablement cantonnés dans certaines régions. Je m'avisai donc de dresser les plus intelligents, les plus expérimentés de mes Cambodgiens à prendre eux-mêmes les notes de leurs itinéraires, comme ils savaient déjà estamper; et à les détacher systématiquement, en escouades, à droite et à gauche de ma route. Mon programme, très vaste, fut ainsi, on le verra, exécuté à la lettre, grâce surtout, je dois le reconnaître, à la capacité, au dévouement et à l'esprit de devoir de la plupart de ces Cambodgiens; chez ce peuple, il est facile de trouver des sujets d'élite. D'autres devaient, après moi, faire l'expérience de ce que je témoigne ici. J'eus soin d'ailleurs de munir tous mes hommes d'instructions écrites, précises, détaillées et de leur apprendre à se servir de la montre et de la boussole. La lecture de la boussole n'offrait aucune difficulté à des gens accoutumés traditionnellement à s'exprimer en toutes circonstances par points cardinaux, là même où nous parlons nous autres par *droite* et *gauche*. La montre avec ses divisions babyloniennes présenta un peu plus de difficultés pour ceux qui n'en avaient jamais eu entre les mains. A ces occupations, nous consacrâmes les loisirs de la lente navigation qu'il faut faire en remontant le fleuve de Krachêh à Sting Trêng.

Le 28 septembre, l'*Escopette* atteignait Krachêh, où tous mes bagages furent débarqués ce jour même. Le lendemain, je fis mes adieux à M. Boitard et je commençai à remonter les rapides avec trois jonques. Le soir, j'étais à Sambôk et le 1er octobre à Sambaur, le dernier chef-lieu du Cambodge où le gouverneur me demanda quelques jours de répit pour préparer mon voyage à Sting Trêng. Les conditions étaient favorables : le grand fleuve atteignant à peu près son maximum de crue. A Sambaur se trouvaient dix jonques laotiennes qui se disposaient à remonter à Sting Trêng. Les patrons avaient grande peur des pirates de la frontière; ils vinrent immédiatement me demander de voyager sous ma protection, ce que j'accordai volontiers, exigeant en retour qu'ils se soumissent à mes ordres pendant le trajet et leur demandant de répartir sur leurs jonques, qui n'étaient pas très chargées, une dizaine de mes colis. Ils acceptèrent, trouvant même là une garantie de n'être pas abandonnés en route. Cette combinaison heureuse et fortuite permit au gouverneur de Sambaur de se borner à me fournir trois petites barques. Dans ma mission, j'avais un lefaucheux, dix fusils à piston, dix pistolets; les Laotiens accusaient une dizaine de fusils, mais je ne comptais guère sur eux et sur leurs armes en cas d'attaque et je n'eus même cure de vérifier leurs dires. Ces bonnes gens, délivrés de la crainte des pirates, s'empressèrent de compléter leurs emplettes en ajoutant des étoffes et autres objets de prix à leur chargement primitif de sel et de vaisselle. Le 3 octobre, nous quittions Sambaur, longeant la rive gauche du fleuve et, pendant les premiers jours, passant généralement par des bras secondaires.

On sait comment s'opère le mode spécial de navigation pour remonter le Mékhong dans les parages des rapides. Un rebord de planches ou de bambous règne tout autour de l'embarcation. Là-dessus circulent les gens de l'équipage, armés d'une gaffe qui est munie d'un croc à l'une de

ses extrémités et d'une fourche à l'autre. De l'avant, ils s'accrochent aux branches, aux aspérités de la rive ou bien ils appliquent la fourche sur un point d'appui et ils courent sur le rebord, de l'avant à l'arrière, pour revenir à l'avant, en faisant le tour de la barque qui avance grâce à ces tirées et à ces poussées continuelles. Le 8 octobre, nous arrivions à Sting Trêng, sans incident notable, si ce n'est une fausse alerte qui me prouva clairement que les braves Laotiens trouvaient naturel qu'en cas d'attaque je fusse seul à répondre aux pirates. A Sting Trêng, de même qu'à Krachêts, à Sambok et à Sambaur, je pus remettre les divers cadeaux que j'avais promis à mon précédent voyage, cinq mois auparavant.

A partir de Sting Trêng, je devais moi-même continuer à remonter le fleuve avec les bagages, après avoir détaché deux escouades. L'une à droite, composée de deux hommes, devait remonter la rivière de Sting Trêng, par Sên Pang, jusqu'à Attopœu, puis tourner à l'ouest sur Saravane, Khamtong et me rejoindre à Oubon où je devais être en décembre. L'autre escouade, à gauche, forte de cinq hommes, devait traverser la province de Tonlé Ropou, effleurer celle de Melou Préi, monter sur la chaîne des Dangrêk et pénétrer dans la province de Koukhan. De là, selon les circonstances, les cinq hommes me rejoindraient à Oubon, ou, mieux encore, deux viendraient à cette ville et les trois autres continueraient à l'ouest, sur Sangkeah, Sourên et Korat, où ils me trouveraient au mois de mars. Tous ces hommes, munis d'argent et d'objets de pacotille, partirent le 11 octobre, et trois jours après je quittai moi-même Sting Trêng sur une grande jonque ayant à refouler un courant très fort. Cette navigation en amont de Sting Trêng me parut plus pénible que celle de l'aval, de Krachêh à ce premier chef-lieu laotien.

Nous suivions des bras secondaires qui devaient être à sec aux basses eaux, car ils sont envahis par les arbres; on

navigue presque en forêt. Le 16 octobre, j'étais à Préah Angkêal.

Depuis mon passage en avril, ce malheureux village avait été dépeuplé par le choléra. Le bon vieux Balat était mort lui-même, mais d'une maladie de vieillesse; jusqu'au dernier moment il avait attendu mon retour avec impatience, persuadé que mes remèdes européens lui sauveraient la vie. A Préah Angkêal, pendant toute la nuit, j'entendis les mugissements lointains des chutes de Khôn où je me rendis le lendemain, en suivant un petit bras le long de la rive occidentale de cette île. Mes bagages furent déchargés au-dessous des cataractes et transportés au village de Khon (prononcez Khône), en partie par des porteurs, en partie par les deux seules charrettes de l'île. Le 19, je m'embarquai à Khon pour me rendre au Mœuong Khong, chef-lieu de la province de ce nom. Le grand fleuve s'épanouit ici en un beau et tranquille bassin, parsemé d'îles, au nombre de *quatre mille*, si l'on en croit le nom officiel de Khong qui est *Si than Don*, pour *Si Phan Don* (les quatre mille îles). Le lendemain, j'atteignais le Mœuong, « chef-lieu », situé sur la plus grande de ces îles. J'en repartis le 25 pour continuer à remonter le fleuve sur trois petites barques, et le 29 j'étais rendu au Mœuong Bassak où je devais m'arrêter plus longtemps : le *Chau* ou Seigneur qui a ici le titre de roi étant un personnage important. Non seulement il est à la tête d'une forte province, mais il a autorité sur la plupart des provinces voisines.

Au début, son attitude vis-à-vis de moi fut plutôt réservée, froide même. Je sus plus tard que des cancans indigènes attribuaient à mon voyage des mobiles que je ne soupçonnais même pas : immixtion dans certains procès, revendication des esclaves de race annamite, revendication d'un éléphant blanc, *belle couleur de marmite neuve*, récemment capturé en territoire cambodgien et acheté par des Laotiens qui devancèrent les émissaires du roi de

Phnom Pènh. Ce jeune prodige devait être envoyé à Bangkok. Lorsque le roi de Bassak fut assuré que je ne recherchais que les ruines et les inscriptions, il se montra beaucoup plus aimable. Il aimait surtout à s'entretenir avec moi des moyens d'assurer la police et la sécurité des frontières entre le Cambodge et le Laos. Il paraissait s'intéresser particulièrement au développement du commerce entre le bas Laos et son débouché naturel, notre Cochinchine française. Outre mes deux domestiques chinois, j'avais conservé avec moi trois Cambodgiens, dont l'un, parlant bien le siamois, me servait de truchement pour le laotien, dialecte peu différent du siamois. Je profitai de mon séjour à Bassak pour visiter les monuments et estamper les inscriptions de la province. J'eus pourtant le regret de manquer la stèle de Vat Phou, près de Bassak; à un voyage précédent, les hommes actuellement détachés à l'escouade de l'ouest avaient enlevé cette stèle du monument et l'avaient portée près d'une source, plus haut dans la montagne : fait que j'ignorais ou que j'avais oublié et qu'ils ne purent me rappeler que bien plus tard.

Je quittai Bassak le 15 novembre, continuant ma navigation vers le nord pour me rendre à Oubon. Le Chau de Bassak m'avait proposé un peu vaguement, et sans beaucoup insister, de partir seul, m'offrant de m'envoyer plus tard mes bagages à Oubon. J'avais refusé, ne me rendant pas bien compte des obstacles que j'aurais à rencontrer. Nous remontâmes donc le Grand Fleuve, passant à Krung Kao, l'ancienne capitale de Bassak, rive droite, puis à Sêp Haï, gros village sur la rive gauche où je devais changer de barques. Mais là on m'apprend nettement qu'il faudrait attendre le mois de décembre pour remonter à Oubon par le Moun et que, selon les ordres du roi, on transportera mes bagages par terre jusqu'à Phimoun. J'étais forcé de m'incliner; néanmoins, je voulus aller me rendre compte par moi-même de l'état du Moun. D'ailleurs, d'après certains ren-

seignements, une borne-frontière devait exister à Pak Moun. D'aucuns disaient même une stèle, mais ceci se trouva erroné. Je quittai donc Sêp Haï le 20 novembre, continuant à remonter le fleuve avec une seule barque, pendant que les autorités locales s'occupaient de préparer le transport de mes bagages.

Au delà de Sêp Haï, sur les rives du Mékhong, on aperçoit encore quelques villages, mais bientôt l'aspect change et devient sauvage. Le fleuve se resserre, coule entre des montagnes, se heurte à de grosses roches. Il se rétrécit jusqu'à 200 mètres de largeur vers Pak Moun « la bouche, le confluent du Moun », où nous arrivâmes le lendemain. Le Moun présentait d'abord un bassin calme et profond, de quelques centaines de mètres de largeur, encaissé par de hautes parois de grès ; mais après 3 à 4 kilomètres on rencontrait le premier rapide, infranchissable à cette saison. Selon les indigènes, plusieurs autres existaient entre ce point et Phi Moun, le premier chef-lieu sur le bief supérieur de la rivière. Je pouvais *de visu* me rendre compte des explications des Laotiens. La navigation, entre Phi Moun et Pak Moun, tant à l'aller qu'au retour, ne peut avoir lieu que pendant les trois mois des hautes eaux et les cinq mois des basses eaux. Dans le premier cas, la rivière gonflée remplit les berges de son lit et les rapides alors disparaissent ou sont fort atténués. Pendant les eaux basses, à chacun des rapides, qui sont au nombre de sept ou huit, sauf erreur de mémoire, il est possible de décharger les barques, de les hâler à vide sur les pierres : le Moun ne remplissant même pas le fond de son lit encaissé. Mais à l'époque actuelle des eaux moyennes, cet expédient n'est pas possible, il y a trop d'eau, et pourtant les rapides ont leur pleine force, ce sont presque des chutes.

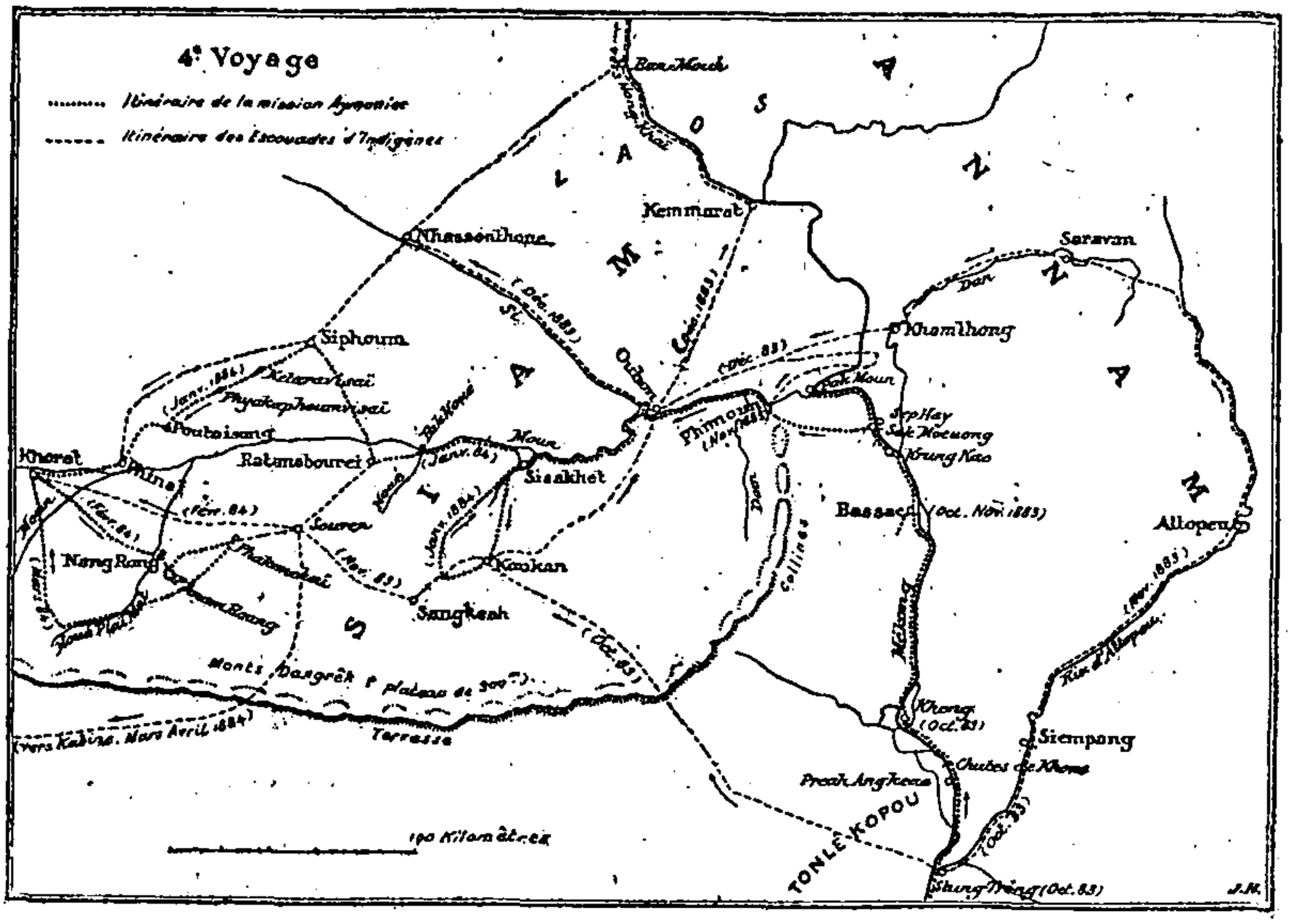
Je redescendis le grand fleuve jusqu'à Sak Mœuong, rive droite, preque en face de Sêp Haï. Sak Mœuong est un gros

village de la province de Bassak d'où je devais me diriger par la voie de terre sur Phi Moun. Une foule de porteurs laotiens, déjà réunis, préparaient mes bagages, les équilibrant, ajustant des brancards, recouvrant les caisses avec des petites toitures de feuillage afin de les abriter de la pluie. Et le 24 novembre, à Sak Mœuong, je fis mes adieux au Grand Fleuve du Laos et du Cambodge, que je ne devais plus revoir. J'avais une armée de porteurs : les voitures n'existant pas dans cette partie du Laos où pourtant une route carrossable serait on ne peut plus facile à établir et on ne peut plus utile. Nous devions passer à travers les petites collines qui séparent le bassin du Mékhong de celui de son affluent le Moun. Ces collines, prolongement des monts Dangrêk, vont finir à Pak Moun, au nord-nord-est. Le sol était sablonneux ; de larges plaques de grès indiquaient la nature du sous-sol qui affleurait fréquemment. Le pays était boisé, désert, mais la pente très douce; sans bien nous rendre compte du point précis où était la ligne de faîte, nous passions entre les collines masquées par les arbres. Au troisième jour de marche, les eaux allaient visiblement au Moun.

Il fallut ensuite passer un gros torrent, le Nam Dom, qui recueille toutes les eaux du coude intérieur des monts Dangrêk, là où la chaîne, venant jusqu'alors droit de l'ouest, se recourbe vers le nord. Au delà du Nam Dom, apparaissent les forêts claires d'arbres résineux, mais partout le sous-sol de grès perce par grandes masses qui tachent les plaines de sable. Le quatrième jour, obliquant vers le nord, nous passons le Khuong, torrent moins important que le Dom et ce même jour, 27 novembre, nous atteignons Phi Moun, Mœuong de création relativement récente, à l'extrémité orientale de la partie large, profonde et tranquille du cours du Moun, juste au-dessus de la série de rapides qui jettent les eaux de cette rivière dans le Mékhong.

A Phi Moun, je fis compter mes porteurs laotiens qui ral-

liaient les uns après les autres. On en trouva *cent soixante-six* (!). C'était à se demander si la plupart n'avaient pas porté les insignes ou les bagages des autres. Payer rigoureusement le déplacement de cette troupe eût été ruineux pour mes finances. Il faut ajouter qu'il n'en avait jamais été question, que personne n'y songeait. Les porteurs avaient été levés par ordre du roi. Je tenais pourtant à laisser à tous ces Laotiens un bon souvenir final de cette corvée



exceptionnelle. Avant de les renvoyer, je leur fis distribuer largement des objets de pacotille et je payai un festin général abondamment arrosé de *lao* « eau-de-vie de riz ». Les hourras de satisfaction poussés de tous côtés me firent supposer que j'avais obtenu le résultat cherché.

De Phi Moun, j'envoyai deux de mes Cambodgiens de l'autre côté de la rivière, à la recherche d'une inscription qu'on me signalait, leur prescrivant de venir me rejoindre à Oubon ; puis je remontai en barque le Moun, ici bassin

large et profond, aux eaux paresseuses, aux rives boisées et doucement inclinées. Le 2 décembre, j'arrivai à Oubon, le centre le plus important de toute cette partie du Laos. Oubon, rive gauche du Moun, bâtie sur un tertre assez élevé pour mettre la ville à l'abri des plus fortes crues, au-dessous du confluent du Moun et de son affluent de gauche, le Si, domine ce bassin tranquille que forme le Moun avant de s'engouffrer dans les roches de son embouchure. J'eus le plaisir de rencontrer, à Oubon, le seul Européen que j'aie vu au Laos, le P. Prodhomme, missionnaire de grand mérite, supérieur de la mission du Laos siamois. Les autorités locales étant en violent désaccord, la cour de Bangkok avait envoyé un mandarin siamois pour gouverner le pays. C'était un homme expérimenté, et je n'eus qu'à me louer de ses rapports avec moi.

A Oubon, me rejoignirent successivement : 1° deux des cinq Cambodgiens que j'avais envoyés de Sting Trêng à Koukhan : les trois autres continuaient sur Sourên; 2° les deux hommes détachés de Phi Moun; et 3° les deux hommes que, de Sting Trêng, j'avais envoyés à Attopœu, Saravane, Khamtong. Ayant ainsi auprès de moi, au cœur du Laos méridional, sept Cambodgiens sur dix, je préparai des expéditions beaucoup plus importantes que les précédentes. Deux hommes devaient se rendre directement, par terre, d'Oubon à Dhatou-Penom (le Tat de Peunom de Francis Garnier), sur le Grand Fleuve, au-dessus de Khêmarat. Quatre devaient remonter le Si, affluent de gauche du Moun, jusqu'à Nhassonthone. De là, deux d'entre eux, les moins bien doués, devaient continuer vers l'ouest, aller à peu près parallèlement au Moun et à ma propre direction, me rejoindre dans les environs de Korat. Les deux autres, de Nhassonthone devaient se rabattre à l'est sur Dhatou-Penom, y retrouver les deux qui s'y rendaient directement d'Oubon. Alors ces quatre hommes, réunis sur le Grand Fleuve, devaient le remonter ensemble jusqu'à Nong-Khaï,

le grand centre commercial du nord de cette partie du Laos. Là, ils devaient se séparer de nouveau. Deux d'entre eux devaient se diriger droit au sud-sud-ouest sur Korat où je les attendrais en mars. Les deux autres, choisis parmi les six, devaient tenter l'accomplissement de la mission la plus difficile : poursuivre sur Sieng-Khang (ou Xieng-Kang) là où le Mékhong, après avoir coulé droit du nord au sud depuis Luang-Prabang, tourne brusquement à l'est; de Sieng-Khang, ils devaient, si possible, passer dans le bassin du Mé-Nam, vers Phi-Chhaie (Phi-Xay) et Phitsanulok. En mai, je devais aller au devant d'eux en remontant le Mé-Nam depuis Ayuthia. Quant à moi, après avoir fait un crochet au sud sur Sisakêt Koukhan, je me proposais de remonter la partie navigable du Moun, puis continuer par terre droit à l'ouest vers Korat, province dont l'exploration exigerait probablement quelques semaines. Je ne gardais ainsi avec moi qu'un seul Cambodgien, celui qui me servait d'interprète. Depuis le peu de mois que nous étions au Laos les autres commençaient plus ou moins à se tirer d'affaire en causant avec les Laotiens. Tenant compte de l'escouade de trois hommes qui continuait à ma gauche sur Sangkeah, Sourên, on voit que ma mission devait sillonner en cinq ou six mois toute cette partie du Laos qui s'étend de Sting Trêng à Sieng-Khang. Cet audacieux programme fut littéralement exécuté, grâce, je dois le répéter, à la valeur morale et intellectuelle de la plupart de ces Cambodgiens parmi lesquels je cite les quatre meilleurs : *An*, le chef de l'escouade de Sourên, *Top* et *Khim*, les deux qui devaient passer dans le bassin du Mé-Nam, et *Sréi*, l'interprète qui restait avec moi. Avec des hommes de la trempe de ceux-là, un Européen qui parle leur langue peut faire beaucoup en Indo-Chine.

(*A suivre.*)

UNE MISSION EN INDO-CHINE

(RELATION SOMMAIRE)

PAR

ETIENNE AYMONIER

(SUITE ET FIN[1])

Le 20 décembre 1883, mes six Cambodgiens quittaient Oubon, munis de passeports, de lettres de recommandation et d'objets de pacotille pour cadeaux, d'une valeur proportionnée à l'importance présumée de leur mission. Après leur départ, je fis mes préparatifs pour quitter moi-même Oubon. Pendant un séjour de trois semaines, j'avais demandé aux autorités locales un bœuf et du riz sec pour mon personnel qui s'accommodait mal du riz gluant, nourriture habituelle des Laotiens. La *ville* fit ces fournitures que je n'aurais pas trouvé à acheter, mais refusa énergiquement tout payement à mon départ; payer était contraire aux usages, disait-on. Alors, j'envoyai au gouverneur siamois le prix approximatif, quinze piastres, demandant que cette somme fût distribuée aux pauvres de la ville. Les autorités laotiennes, représentant ce que nous pourrions appeler la municipalité, me rapportèrent l'argent et me prièrent de le reprendre. Je refusai en leur disant : « Soit, ce n'est pas un payement, si le mot ou la chose vous choque; c'est une aumône de 15 piastres, ou 1460 *lat* en monnaie du pays, que je vous prie de faire distribuer aux pauvres gens de la ville en souvenir de la bonne réception qu'elle m'a faite.

1. Voir *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e trim. 1892, p. 216.

Vous concevez que je ne puis moi-même faire la répartition de cette somme et que je suis forcé de m'en remettre à vous autres. » Ceci réglé, le *kha luong*, gouverneur siamois, vint, au moment de mon embarquement, me faire ses adieux et ses souhaits de bon voyage, le 24 décembre.

Le Moun se maintient large et profond jusqu'au confluent du Si, tributaire important de gauche. J'atteignis ce point le lendemain de mon départ d'Oubon. Au delà, le Moun se réduit sensiblement; il n'y a plus de gros centre sur ses bords; des deux côtés, les plaines sont basses et inondées aux crues. Plus loin, la rivière s'encaisse entre des parois de roches. Le 27, j'entrai dans le petit affluent de droite qui conduit à Si-Sakêt, mais, à cette saison, il y avait trop peu d'eau pour le remonter jusqu'à ce chef-lieu. Je dus m'arrêter à quelques kilomètres de Si-Sakêt, où je me rendis à pied le lendemain. Le 30 décembre, laissant là mes bagages, je commençai une pointe rapide, au sud-ouest, vers Koukhan, traversant tantôt des forêts de grands arbres clair-semés, tantôt des espaces dénudés, au sol maigre.

Le 1er janvier 1884, j'atteignais Koukhan[1], chef-lieu de la province de ce nom, pays de sable avec bas-fonds à rizières. La province de Koukhan, qui occupe l'angle intérieur que font les monts Dangrêk en se recourbant au nord, est, ainsi que la province voisine de Sangkeah, peuplée en grande partie de Kouïs parlant plus ou moins la langue cambodgienne. Les Khmêrs y sont moins nombreux. Le 2 janvier, je quittai Koukhan, me dirigeant à l'ouest, pour pénétrer dans la province de Sangkeah, dont les territoires s'enchevêtrent avec ceux de Koukhan. Je traversai des plaines sablonneuses et quelques forêts où souvent croissent de grands pins. M'étant assuré queje ne ferais que suivre dans ces parages les traces de mes Cambodgiens, je revins brusquement au nord, dans la direction de Si-Sakêt, où j'étais

1. Voir la carte jointe au *Bulletin de la Société*, 2e trim. 1892, p. 218.

de retour le 7 janvier. Je m'y trouvais dans les meilleurs termes avec le chau et sa femme, vieux couple patriarcal qui comptait quatre fils, quatre filles, trente-trois petits-fils, treize petites-filles. A tour de rôle, les enfants apportaient le bétel aux grands-parents. Tous les mandarins de ce Mœuong où les deux langues, laotienne et cambodgienne, sont parlées, se montrèrent très bienveillants pour le *Farang* « le Franc, l'Européen », qui avait, de son côté, plaisir à ouvrir ses boîtes à pacotille. Le 11 janvier, je quittai Si-Sakêt, allant en charrette à deux heures au nord-ouest, rejoindre le Moun où mes bagages avaient été transportés la veille. Les deux barques qu'on m'avait données étaient trop grandes pour le Moun, si faible là à cette saison. Nous n'avancions que péniblement et, dès le lendemain, il fallut les changer contre six petites pirogues qui nous transportèrent très lentement, pendant deux courtes journées de navigation, jusqu'au village de Pak-Houé « confluent de rivière », rive droite, où, ainsi que l'indique ce nom, le Moun reçoit un affluent qui est assez important. Des voitures devaient venir nous prendre : au delà le Moun n'étant plus du tout navigable[1]. Pak-Houé est à la frontière de Si-Sakêt.

Le 15, usant des charrettes, mode de locomotion nouveau pour moi au Laos, je continuai ma route vers l'ouest, traversant tantôt des bois, tantôt des plaines nues, d'où l'on extrayait souvent du sel en lavant la terre et en faisant bouillir l'eau de ce lavage. Le 16, j'atteignis Ratanabouri, mœuong ou chef-lieu de médiocre importancce, sur un petit tertre entouré de rizières. Jadis, il relevait de Sourên, mais à la suite de vives dissensions, ce mœuong avait résolu de porter hommages et tribut à Korat. Le 20 janvier, je quitte Ratanabouri pour aller au nord, traversant d'abord une plaine de rizières, puis des steppes arides où croissent par

1. A l'époque des crues, le Moun est probablement navigable sur tout son cours, de Korat au Mékhong.

endroits de grands arbres. Je passe le Moun dont le lit mesure encore 100 à 150 mètres de largeur, les berges 4 à 5 mètres de profondeur; mais, en ce moment, il n'y a qu'un filet d'eau serpentant dans son lit de sable et nos voitures passent facilement. Le lendemain, j'atteignis Siphoum ou Suvanaphoum, mœuong assez important, sur un tertre si boisé qu'il prend même des airs de forêt. Je quittai Siphoum le 26 janvier, pour me diriger dès lors presque droit à l'ouest jusqu'à Korat. Le lendemain, j'étais à un petit mœuong appelé Kêtaravisay. J'en repartis le 28, traversant quelquefois des bois, mais beaucoup plus généralement des plaines sèches, véritables steppes où l'eau était rare à cette saison. Le voyage devenait pénible, la chaleur augmentait tous les jours en surchauffant ce sol calciné; le ciel se teignait uniformément en rouge. Le 30 janvier, j'atteignis Phiakaphoumvisaï, mœuong où les modes siamoises commencent à remplacer les laotiennes. J'en repartis le 1er février et, le lendemain, j'étais à Poutaïsong, premier chef-lieu de district, en entrant par l'est dans la grande province de Korat. De Poutaïsong, après avoir fait un détour au nord-ouest, où l'on me signalait des ruines, pour revenir au sud-ouest, jusqu'aux bords du Moun, j'atteignis le 6 février Phimaïe, autre chef-lieu de district de Korat, où sont des ruines importantes. Les *borassus* ou palmiers à sucre apparaissent dans ce pays; on n'en voit pas dans tout le Laos oriental que je venais de parcourir. A Phimaïe, je rejoignis les deux Cambodgiens qui, de Nhassonthone, s'étaient dirigés à l'ouest en suivant un itinéraire un peu à droite du mien.

Quittant Phimaïe le 8 février, j'arrivai le 10 à Korat, le grand marché du sud-ouest du Laos. Dans mes *Notes sur le Laos*, publiées dans les *Excursions et reconnaissances*, j'ai donné beaucoup de détails sur la ville et la province de Korat, pays nouveaux que les Européens ne connaissaient encore guère. Je m'installai en dehors de la ville, dans une

des nombreuses constructions élevées pour les officiers, fonctionnaires et troupes de passage, à côté de deux cents soldats siamois, la plupart d'origine cambodgienne, qui se rendaient aux environs de Nong-Khaï, pour combattre les Hos, sortes de Pavillons Noirs, de pillards chinois. Cette troupe siamoise était placée sous le commandement d'un Anglais, nommé Mac Carthy, je crois. En arrivant à Korat, je fis visite au gouverneur siamois, un borgne de 55 à 60 ans, venu trop ostensiblement pour faire rapide fortune à ce poste lucratif. Je n'eus guère à me louer de nos relations mutuelles; il fit exception à l'accueil bienveillant que j'avais généralement reçu au Laos. Dans la ville de Korat, la population parle le siamois; dans la province plusieurs districts parlent cambodgien, les autres siamois. Les habitants de race laotienne ne sont pas nombreux dans cette grande province peuplée surtout de Siamois, de Cambodgiens et de Chinois.

Je fus bientôt rejoint à Korat par les trois hommes que j'avais détachés sur ma gauche, dans l'extrême sud du Laos, depuis Stîng-Trêng. Je m'occupai immédiatement de les détacher de nouveau. Ils devaient revenir à l'est-sud-est, à Sourên, puis aller au sud, descendre les monts Dangrêk au passage le plus commode et se diriger à l'ouest sur Paschim, Petriou et Bangkok, où nous nous retrouverions en mai ou juin. Leur route devant être relativement facile, je songeai à leur confier mes collections. Quant à moi, il me fallait attendre à Korat des nouvelles des quatre hommes que j'avais envoyés d'Oubon au nord, jusqu'à Nong-Khaï. Ensuite, rassuré sur le sort de tout mon personnel, je songerais à sortir du Laos par une des routes à l'ouest de Korat, probablement par le fameux Dong-Phïa-Yên.

Ayant préparé le voyage de ces trois hommes que je renvoyais au sud et loué des charrettes pour les accompagner moi-même jusqu'à la sortie de la province de Korat, c'est-à-dire en pays peu ami (je parle des autorités car à Korat

pas plus qu'ailleurs je n'eus à me plaindre des populations), je partis le 27 février, dans la direction de l'est-sud-est, laissant à Korat mes bagages à la garde d'une partie de mon personnel. Nous traversions tantôt des plaines argileuses au sol rouge, tantôt des plaines sablonneuses desséchées en cette saison, tantôt des forêts d'aspect triste, les arbres étant dépouillés de leurs feuilles. A cette époque de l'année, les voituriers de Korat sont obligés d'emporter en voyage l'eau à boire contenue dans des tubes de bambou que l'on suspend aux charrettes. Sur ces steppes si sèches la chaleur était très forte. Ce voyage me paraissait triste et pénible. J'avais, entre autres sujets de préoccupations graves, le manque de nouvelles de mes hommes du nord, la manière dont je quitterais le Laos en face de l'hostilité peu déguisée des autorités siamoises de Korat. Enfin le 5 mars nous atteignîmes Mœuong-Nang-Rong, chef-lieu de district dans un pays un peu plus riant et mieux arrosé, à une centaine de kilomètres de Korat. Une partie de la population de Nang-Rong est cambodgienne. De là je me rendis à une colline appelée Phnom-Roung, pour y visiter des ruines Khmères et le 8 j'étais au Mœuong Phakonchhaï, le dernier district, de la province de Korat dans cette direction, district presque exclusivement peuplé de Khmêrs. De Phakonchhaï j'expédiai mes hommes et leurs bagages à l'est, sur Sourên, la province voisine, et moi je retournai à Korat, pas directement, mais en décrivant un grand coude au sud-ouest, pour revenir ensuite droit au nord. Cette nouvelle route, qui rasait presque les monts du sud, était plus longue, mais plus arrosée, plus fraîche, plus boisée que celle que j'avais suivie en allant de Korat à Phakonchhaï. J'y trouvai quelques stèles et quelques ruines. Le 21 mars, j'étais de retour à Korat, où j'eus le vif plaisir de trouver deux de mes hommes revenus de Nong Khaï depuis une dizaine de jours. Il me remirent une lettre des deux autres, Top et Khim; ceux-ci m'annonçaient que, selon mes instructions,

ils se dirigeaient sur Phichhaie et Phitsanulok, dans le bassin de Ménam.

Je restai eneore quelques jours à Korat, visitant les environs de cet important marché. Puis je commençai à préparer mon départ, vendant ou donnant tout ce que je ne devais pas emporter; il fallait, en effet, réduire mes bagages au plus strict nécessaire. Les autorités locales continuaient à faire preuve de mauvais vouloir et ne m'aidaient nullement à trouver des moyens de transport. Les averses allaient devenir fréquentes. La saison des transports à bœufs porteurs à travers les monts par la route du Dong Phia Yên était sur le point de finir. Je me voyais menacé d'être bloqué dans ce coin du Laos qui commençait à me faire l'effet d'une prison. Je pris la résolution de louer moi-même deux troupeaux de bœufs porteurs dédaignés par les marchands chinois, soit parce que les conducteurs étaient trop ivrognes, soit parce que les vingt-deux bœufs étaient trop étiques. Un *Farang* « Européen » que les autorités n'aidaient pas, malgré les termes de son passe-port, devait s'estimer heureux de trouver les restes des Chinois. Je louai donc les deux troupeaux au prix de 77 ticaux (le tical vaut 3 francs environ) pour le transport à travers les monts, de Korat à Sarabouri sur le Ménam Sak. Le 5 avril je fis charger mes bagages sur les vingt-deux bœufs. A cette première fois, l'opération fut un peu longue, il fallait bien équilibrer les doubles charges de chaque animal. Le départ n'eut lieu qu'à neuf heures du matin et ce jour-là nous ne fîmes qu'une courte étape de 2 lieues environ, nous arrêtant vers midi à l'extrémité du long faubourg de Korat qu'on appelle le *Parou*, après une marche très fatigante dans le sable mou de la route, sous les rayons d'un soleil ardent d'avril. Nous étions en route, c'était l'essentiel. Je songeai, à ce moment, sur quelle aire immense de terrain ma mission était répartie, ayant ses deux ailes détachées, l'une à droite à Phichhaie, l'autre à gauche à Sisaphon.

Les jours suivants, nous continuâmes notre route vers l'ouest, encore en plaine. J'étudiais le mode de transport, nouveau pour moi, de ces bœufs porteurs ; chargés de leur bât à deux hottes d'osiers, ils marchent habituellement pendant la matinée et pâturent l'après-midi. Le 10 avril, nous arrivions aux premières lignes de collines qui courent du sud au nord en séparant des vallées parallèles. Tournant au sud, nous remontions la pente douce de l'une de ces vallées, celle du Takong, un torrent que notre route longeait à peu près depuis Korat. Le 13, traversant une dernière fois le Takong, nous quittions sa vallée pour nous engager dans la forêt appelée *Dong Phia Yên* « forêt du Seigneur de la fraîcheur », depuis que l'ancien roi de Siam a prescrit de modifier ainsi le nom qu'elle portait au temps du voyage de Mouhot : Dong Phia Phaï « forêt du Seigneur du feu ». Sur une route assez largement tracée par les bœufs porteurs, dans un bois serré semblable à un taillis, nous montons pendant quatre heures. La montée n'est pas trop raide. On s'arrête ensuite quelques instants à une mare appelée *Srah Takut*, qui paraît être juste à la ligne de partage des eaux entre le Mékhong et le Ménam. Si la montée n'est pas excessive, la descente beaucoup plus raide, exigera deux longues étapes, ce qui est facile à concevoir : la différence d'altitude étant considérable entre le lit du haut Moun au Laos et celui du Ménam à Siam.

Quittant Srah Takut, ce même jour 13 avril, nous descendons une première pente qui devient bientôt très raide. Nous la descendons de 11 heures à 3 heures, sous les grands arbres, pour atteindre le petit hameau de Bouok Lœk, près d'un torrent qui cascade du sud au nord et va se jeter dans le Ménam Sak. Sur la demande des conducteurs, je passai la journée du 14 en ce lieu sauvage pour faire reposer les bœufs fatigués de la double et dure étape de la veille. Celle du lendemain devait être au moins aussi pénible. Ces deux étapes qui ne peuvent être réduites sont la terreur des voya-

geurs; elles donnent son renom sinistre à cette traversée de montagnes. Donc le 15, de bon matin, nous quittions Bouok Lœk, la route allant à l'ouest, tantôt sur des plateaux, tantôt par des descentes quelquefois raides, mais assez courtes. En somme, nous étions encore sur la croupe de la montagne. Mais, vers neuf heures, nous atteignons le flanc, la descente devient continue, généralement très raide, et ce n'est qu'une heure et demie plus tard que nous sommes au pied des monts où le terrain, subitement marécageux, est parsemé de vraies fondrières au pied des grands arbres. Et pourtant nous sommes à la fin de la saison sèche! Je me demande comment doit être cette route aux pluies. Enfin nous sortons de ces marécages boisés pour atteindre une longue plaine en pente douce; puis les rivières apparaissent et, vers 2 heures de l'après-midi, nous sommes rendus à l'étape, c'est-à-dire au village de Kêng Koï, sur le Ménam Sak. J'étais fatigué, mais j'éprouvais une véritable détente morale d'être enfin sorti du Laos. Sans revoir mes notes détaillées, j'ai décrit ici très sommairement ce voyage à travers le Dong Phïa Yên, qui doit être certainement le passage le moins difficile pour aller de Korat à Bangkok, puisque c'est le plus fréquenté. Je crois pouvoir dire à mes compatriotes qu'ils n'ont pas trop à s'inquiéter du chemin de fer de Bangkok à Korat annoncé avec fracas par le gouvernement siamois. En tout cas, je me permets d'ajouter que j'ai l'absolue conviction qu'ils agiront sagement en refusant d'engager leurs capitaux dans cette entreprise.

De Kêng Koï, après une journée de repos, je me rendis, en suivant la plaine à gauche du Ménam Sak, à Sarabouri que l'on atteint en deux petites étapes. Sarabouri, sur la rive gauche, chef-lieu de province, est le terme des voyages à bœufs qui portent toutes les marchandises entre cette ville et Korat, tant à l'aller qu'au retour : les bœufs pour le vulgaire et quelquefois des éléphants pour les mandarins; il n'y a pas d'autre mode de transport.

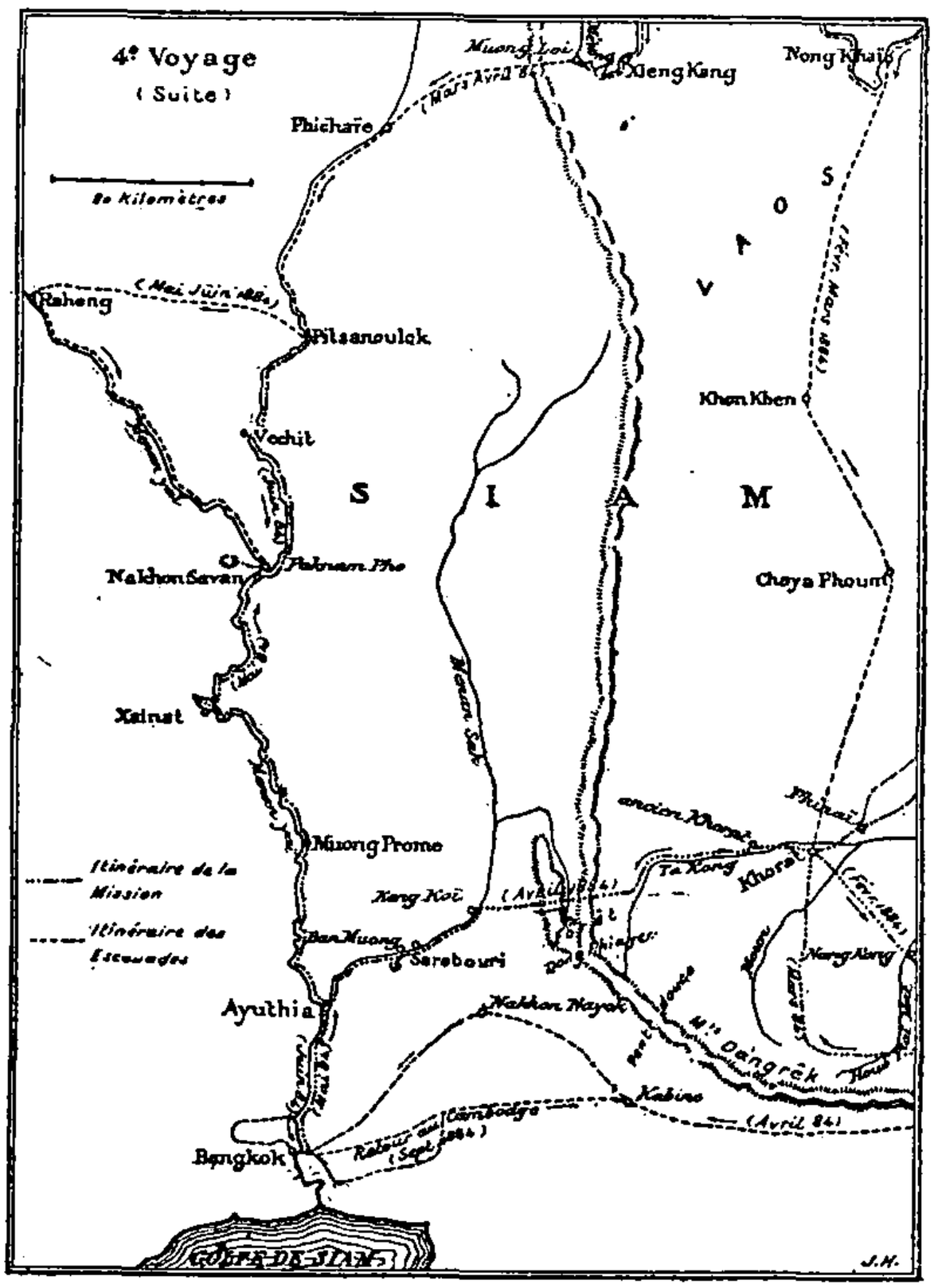
Je fis ensuite une petite étape, en charrette celle-ci, de Sarabouri à Ban Mouong, point où le Ménam Sak commence à être navigable en toute saison : la marée se faisant sentir jusque-là aux basses eaux. M'embarquant à Ban Mouong, je descendis la rivière à petites journées, ayant mainte occasion de constater les procédés et les résultats du système gouvernemental de la cour de Bangkok qui provoque et exploite les vices de ses administrés. La comédie, avec ses actrices courtisanes, installée dans les moindres centres, attire les populations ; à côté le jeu patenté, affermé, les dévalise systématiquement. Comme conséquence, un brigandage effréné fait enlever les troupeaux, partout, en pleine campagne, en plein jour, pour aller les vendre à Bangkok. Il en était déjà de même à Korat, mais tout s'accentue davantage en approchant de la capitale. Un sentiment de honte intime atténuait mon indignation, me rappelant que des sophismes odieux nous avaient amenés, à diverses reprises, nous Français, à autoriser, à affermer le jeu chez nos sujets asiatiques et que jamais les conséquences inévitables n'avaient manqué de se produire !

Le 23 avril nous arrivions en un point où le cours d'eau du Ménam Sak, jusqu'alors unique, se divise et se subdivise tout à coup, pour embrasser des îles nombreuses. Bientôt dans ces îles boisées d'arbres fruitiers, des toit aigus et coquets indiquent ce qui reste du *Mœuong Krung Kao* « l'ancienne capitale », c'est-à-dire Ayuthia, au confluent du Ménam Sak et du Ménam Yaï « le grand ». Je m'installai dans un radeau royal inoccupé. Nous étions tous fatigués du voyage au Laos, mais les Asiatiques se rétablirent promptement et définitivement, tandis que je commençai dès lors à souffrir d'une maladie de foie qui devait ne guérir qu'en France au bout de plusieurs années.

A Ayuthia, je rencontrai un de ces dignes missionnaires qui rendent tant de services à tous les voyageurs. Le P. Perreaux se chargea de me trouver une jonque et des rameurs

à louer parmi ses chrétiens annamites. J'en avais besoin pour le Ménam Yaï. J'eus le plaisir de me rencontrer chez lui avec le docteur Neis qui venait de descendre ce fleuve depuis Xieng Maï.

Ayuthia, l'ancienne capitale du royaume de Siam, était



bâtie sur la plus grande des îles groupées au confluent des deux Ménam, île de forme à peu près rectangulaire. Mesurant environ deux lieues de longueur sur ses principales faces, elle renferme de nombreuses ruines en briques ; généralement des pyramides et temples bouddhiques. Ces monuments, qui datent du XVe siècle au plus, sortaient du cadre de mes études ; cette architecture siamoise est relativement trop moderne. Quoique la Cour l'ait abandonnée

pour se fixer à Bangkok depuis plus d'un siècle, la belle situation géographique d'Ayuthia donnera toujours une grande importance à cette ville. On prétend que les rois de Siam, fatigués actuellement du contact trop fréquent des Européens et des tracas qui en résultent, songent quelquefois à revenir s'y fixer. Malheureusement pour eux, s'ils prennent ce parti, ils n'échapperont pas davantage aux ennuis semés par les gens et les choses d'Europe : « le chagrin montera en poupe de leur jonque royale et voguera avec eux ».

Le 28 avril, je quittai Ayuthia pour rejoindre non loin de là le Ménam-Yaï, en suivant l'un des nombreux canaux naturels ou artificiels qui sillonnent les environs de la ville. J'allais au-devant de mes deux Cambodgiens, Top et Khim qui ne devaient pas être très éloignés, d'après des renseignements donnés par M. Neis. Ils étaient même beaucoup plus près que je le présumais, car ils arrivèrent à mon radeau moins d'une heure après mon départ. Le P. Perreaux leur prêta une petite pirogue et ils me rejoignirent le lendemain matin dans le Grand-Ménam. Ayant causé avec eux, je ne modifiai pas mon itinéraire, décidé à remonter le fleuve avec mes hommes jusqu'à Phitsanulok, d'où j'aviserais à faire explorer la région de Sangkalok.

Les rives du Ménam-Yaï dominent en moyenne de 6 mètres les eaux du fleuve qui sont à leur étiage au mois d'avril. Les villages s'y succèdent d'abord sans interruption, sous les bambous, les manguiers, les cocotiers, les palmiers à sucre. C'est d'ailleurs la seule voie de communication de cette partie du royaume où il n'y a ni routes ni transports par terre. Le 30 avril, j'étais au Mœuong Prom d'où j'envoyai deux de mes hommes à Nopbouri ; le 3 mai, à Xainat et le 8, à Nokhon-Savan. Un peu au-dessus de ce dernier point est Pak-Nam-Pho, le confluent des deux rivières, l'une qui vient du nord, où elle conserve le nom de Ménam-Yaï ; l'autre qui vient du nord-est, c'est le Ménam-Nan. Le premier, avec un régime plus torrentueux,

est peu navigable à cette saison des basses eaux, tandis qu'au contraire le Ménam-Nan qui traverse un pays marécageux ressemble à un arroyo de Cochinchine. Son courant est faible, ses eaux sont calmes et profondes. Il paraît constituer, dans le haut Siam, un régulateur naturel pour l'inondation qui, probablement, se déverse dans les marais environnants. En mai, ses rives, hautes de 4 à 6 mètres au-dessus des eaux, inclinées régulièment à 45°, sont couvertes de roseaux, d'herbes. Ce bief, ce canal tracé par la nature a d'abord une largeur moyenne de 100 mètres. Les moustiques et les crocodiles y abondent. Ses rives sont désertes dans toute sa partie basse et noyée.

Nous y entrâmes le 9 mai. Le 16 nous atteignions le Mœuong Vichit, chef-lieu insignifiant. Au delà, le terrain se relève un peu, les villages paraissent sur les rives. Le 19 nous étions rendus à Phitsanulok où je visitai l'ancien Komphêng « citadelle » aux murs épais en briques. Le 21, je fis repartir, dans la direction de Sokothai et Sangkalok, les anciennes capitales siamoises, Top et Khim en leur adjoignant Srêi qui parlait bien le siamois. Ce dernier ne m'avait pas quitté au Laos où il m'avait servi d'interprète. Après avoir visité ces deux villes, ces trois hommes devaient descendre le Ménam-Yaï et me rejoindre à Nokhon Savan où j'irais les attendre.

De Phitsanulok, je redescendis donc le Ménam-Nan, ma jonque doublant facilement dans cette direction les étapes précédentes de l'aller. Repassant à Pak Nam Pho, confluent des deux Ménam supérieurs, je visitai des ruines siamoises sur une colline des environs et je descendis à Nakhon Savan où j'attendis mes hommes en travaillant dans l'installation assez peu confortable que me présentait ma jonque. Ils arrivèrent le 19 juin et immédiatement je fis lever l'ancre pour redescendre le fleuve. Le 23 nous passions chez le P. Perreaux, à Ayuthia, et le 25 nous arrivions à Bangkok. Mon Cambodgien An et ses deux compagnons que j'avais

envoyés de Korat, par Sourên, Paschim, Petriau, étaient arrivés depuis quelques jours. M. le chancelier Lorgeou, qui remplissait à ce moment les fonctions de consul de France, eut l'obligeance de me faciliter la location d'une maison pour moi et pour tout mon personnel que j'avais réuni, sous la main, pour la première fois depuis notre entrée au Laos, à Sting Trêng. Je comptais passer au moins deux mois à Bangkok où le travail ne me manquait pas. De plus, en recrutant mes auxiliaires cambodgiens pour ce long et fatigant voyage à travers le Laos, j'avais dû leur promettre ce séjour final dans cette capitale siamoise qui leur représentait en quelque sorte ce que Paris est aux yeux des Européens : le principal foyer de leur civilisation, la ville de l'élégance et des plaisirs.

Nous étions depuis peu de jours à Bangkok, lorsque éclata la nouvelle d'un grave événement qui devait profondément troubler la situation de la France vis-à-vis de tous ces pays que je venais de parcourir: Cambodge, Laos, Siam. Tout en appréhendant pour eux un voisinage plus immédiat de notre puissance, les Siamois, qui gardaient rancune à Norodom de l'acceptation du protectorat français, vingt ans auparavant, laissèrent éclater une joie qui n'était pas d'un bon augure sur l'interprétation à donner à la Convention du 17 juin 1884.

Le 13 septembre, je fis partir mon personnel cambodgien par la voie de terre, dans la direction de Paschim et Battambang. L'interprête Srêi resta seul à Bangkok où il désirait se fixer. Quant à moi, je me disposai à rentrer à Saïgon par mer avec l'un de mes deux domestiques chinois. L'autre, effrayé des fatigues endurées au Laos, croyant que je recommençais un autre grand voyage, m'avait quitté à Ayuthia, en avril, lorsqu'il vit que je repartais vers le nord au lieu de descendre à Bangkok. Le 29 septembre, je quittai la capitale siamoise, m'embarquant sur l'un de ces vapeurs anglo-allemands qui font le service entre Bangkok et Sin-

gapour. Le 6 octobre, j'étais à Singapour. Le 9, j'en repartis sur le *Peiho*, paquebot des Messageries maritimes de France et le 11 j'étais de retour à Saïgon, où m'attendaient des Tchames du Cambodge que j'avais eu soin de convoquer d'avance, pendant mon séjour à Bangkok, en leur donnant rendez-vous à Saïgon. Ce nouveau personnel devait me suivre en Annam où j'allais travailler sur un terrain différent et dans des conditions tout autres que précédemment.

A Saïgon, en novembre, vinrent me rejoindre, selon nos conventions, les trois meilleurs de mes Cambodgiens : An, Top et Khim qui étaient rentrés dans leur pays par la voie de terre. Leur remettant de l'argent, des provisions, de nombreux cadeaux et des instructions écrites minutieuses, j'organisai avec eux trois nouvelles expéditions qui devaient mettre à profit l'expérience acquise par mon personnel et recueillir tout ce qui restait à glaner dans le Cambodge et les pays voisins. Ils quittèrent Saïgon le 14 novembre pour revenir se préparer à Phnom Penh. Top et Khim, intelligents, audacieux, résolus, s'entendant fort bien ensemble, devaient remonter encore une fois le Grand Fleuve jusqu'à Sting Trêng, se lier d'amitié avec des marchands de ces régions; ensuite, pénétrant dans les monts et les forêts de l'est, aller sur place étudier les tribus fameuses des Rodé, de Cheraï, sur lesquelles nous n'avons que des notions très vagues. Ils devaient de là tenter de me rejoindre en Annam. Ces deux braves garçons acceptaient résolument cette expédition excessivement audacieuse. Quant à An, mon premier auxiliaire, le plus expérimenté de tous, homme que j'avais longtemps apprécié, plein de tact, dévoué et d'une grande sûreté de caractère, il devait aller personnellement dans le sud-ouest du Cambodge, vers Poursat et Chantaboun, tous pays que ma mission n'avait pas encore explorés. Les ruines y sont probablement très rares, mais il serait étonnant qu'elles fissent complètement défaut. Avant de

quitter lui-même Phnom Penh pour commencer ce voyage, An devait organiser une troisième expédition sous les ordres d'un autre de mes hommes nommé Iem, en l'envoyant dans certaines parties de Kampong Soaï que nous n'avions pas vues précédemment et qu'il était important de visiter : cette grande province étant riche en monuments anciens.

Anticipant un peu sur les événements, je vais immédiatement dire ce qu'il advint de tous ces projets et préparatifs, de toutes ces bonnes volontés. Top et Khim, ayant organisé leur voyage, commencèrent à remonter le Grand Fleuve. Vers le 1er janvier 1885, juste au moment où ils allaient passer la frontière cambodgienne et pénétrer en territoire laotien, ils furent pris par les lieutenants du prince fugitif Vatha qui commençaient la révolte. Ramenés enchaînés ils assistèrent à l'attaque du poste français de Sambaur où ils devaient être décapités à la fin de l'action, « en offrande au drapeau de victoire », selon l'expression cambodgienne. Cette attaque, qui eut lieu le 8 janvier (sauf erreur de mémoire), ayant été repoussée, ils eurent la chance de fuir, de se cacher pendant la déroute de leurs gardiens et de rallier les troupes françaises. Depuis cette époque Top a fait son chemin dans le commandement de nos milices cambodgiennes. Khim, ayant eu le malheur de tuer un homme par accident, en fut affolé et disparut quelque temps. Je ne sais trop où il est aujourd'hui. L'escouade qui devait explorer Kompong Soaï était déjà arrivée auprès du Dêchou, le gouverneur de cette grande province, lorsque celui-ci reçut les premières nouvelles de l'insurrection. Avec sagesse, il fit sentir à mes hommes que ce n'était plus le temps des explorations et qu'il était prudent de rentrer au plus vite à Phnom Penh. Ils ne se le firent pas dire deux fois. Quant à An, il était encore à Phnom Penh, sur le point de partir dans la direction de Poursat. Il dut rester à Phnom Penh avec un matériel considérable qui devenait inutile, qui ne pouvait que se perdre ou se détériorer.

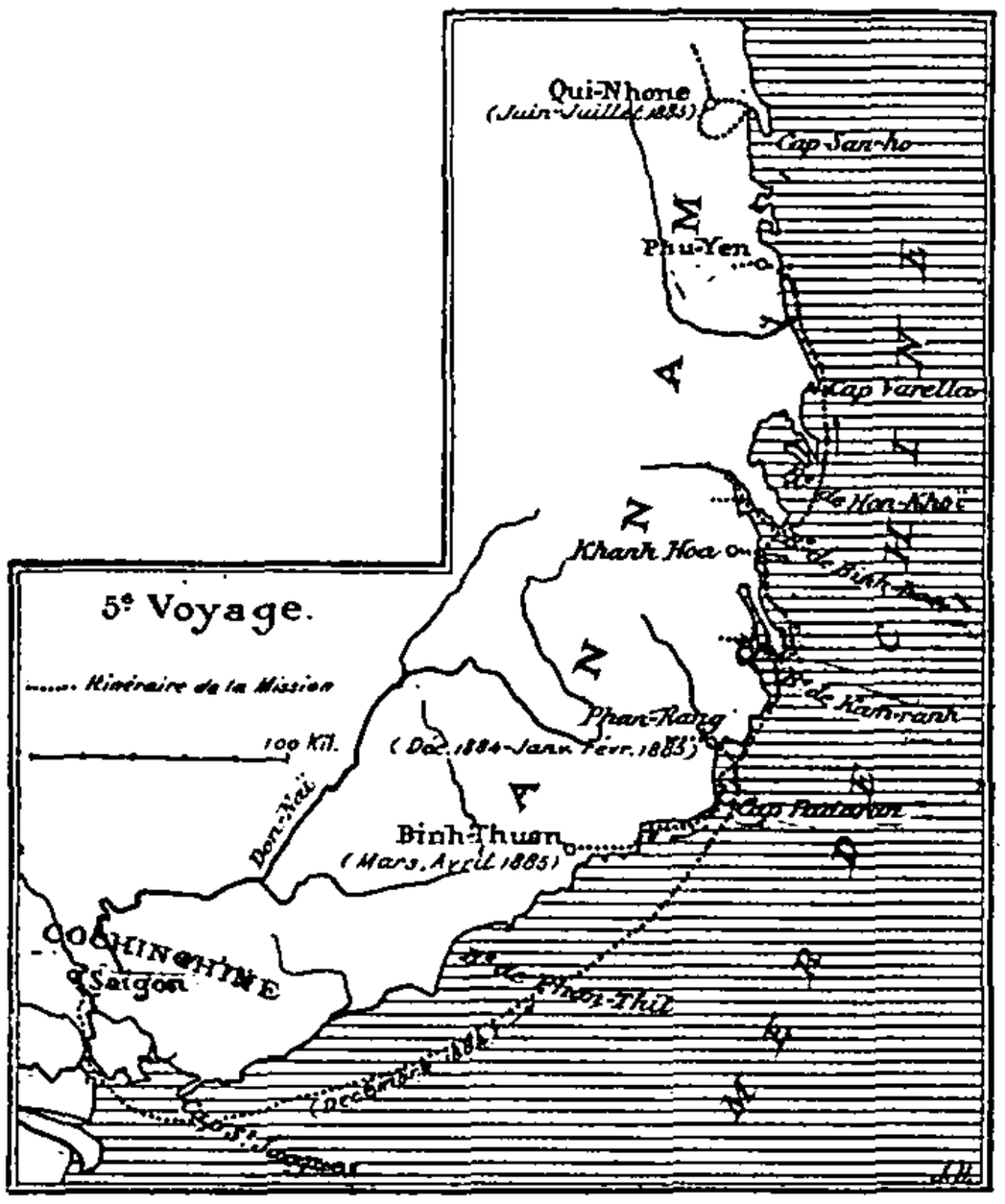
J'étais en Annam lorsque, bien plus tard, j'appris ces fâcheuses nouvelles. Passant aux profits et pertes tout ce que j'avais avancé à mes Cambodgiens, je me félicitai vivement qu'aucun d'eux n'eût laissé sa tête dans la tourmente.

Cette digression faite, je reviens au mois de novembre 1884, à Saïgon, lorsque, ayant organisé les expéditions de ces Cambodgiens ainsi que je viens de le dire, je m'occupai de préparer mon propre voyage en Annam. J'avais l'intention de faire, au début, un séjour de plusieurs mois dans la province du Binh Thuan, voisine de la Cochinchine française et la plus méridionale de l'Annam. Je comptais changer quelque peu dorénavant le genre de mes occupations qui allaient prendre un caractère plus sédentaire, si je puis m'exprimer ainsi, dans le nouveau et long voyage que j'allais entreprendre. Je commençais à sentir la fatigue; pendant ce séjour à Saïgon, j'avais dû confier mes jambes enflées aux bons soins de M. le docteur Chédan. Dans cet Annam que j'allais parcourir, les levés d'itinéraires devenaient moins importants : l'hydrographie de ce pays tout en côte étant connue. Il y avait aussi d'autres considérations plus impérieuses que les précédentes. Pour aborder le déchiffrement des inscriptions en langue vulgaire de l'ancien Tchampa, qui occupait à peu près l'Annam actuel, il fallait me remettre à l'étude du dialecte des Tchames du Cambodge que j'avais complètement négligé depuis plusieurs années; il fallait aussi étudier le dialecte des Tchames de l'Annam qui habitent cette province du Binh Thuan, où d'un autre côté abondent les inscriptions et les monuments : je le savais vaguement par des renseignements pris d'avance. Une troisième série de considérations était que le voyage sur la côte de l'Annam est à peu près impossible par jonque pendant la mousson du nord, de décembre à mai. Or il me fallait transporter mes bagages par mer. Bref, j'étais résolu à séjourner au Binh Thuan jusqu'au mois de mai, avec

mes Tchames du Cambodge. Ensuite, avec des hommes recrutés dans ce pays, je pouvais parcourir assez complètement tout l'Annam, pendant la mousson du sud, de mai à octobre, visiter les monuments, recueillir les inscriptions de l'ancien Tchampa. En octobre 1885, je reviendrais au Binh Thuan et au Cambodge pour achever mes études, ramasser tous les documents que j'avais fait recueillir dans l'intervalle par mon personnel et je comptais rentrer en France dans le courant de 1886, ayant complètement rempli la tâche que je m'étais donnée. Tels étaient mes projets en quittant Saïgon en décembre 1884. La chance qui m'avait accompagné jusqu'à ce moment me faisait espérer que les nuées qui s'amoncelaient visiblement de tous côtés à l'horizon politique ne laisseraient éclater l'orage qu'après la fin de mes voyages, en me donnant encore cette année de répit. Je ne devais pas avoir ce bonheur.

Sur ma demande, le gouverneur de la Cochinchine, M. Thomson, avait, quinze jours à l'avance, fait écrire au grand mandarin du Binh Thuan, demandant que des jonques fussent prêtes à me recevoir avec mes bagages, le 13 décembre, lorsque le bateau à vapeur des Messageries maritimes faisant le transport entre Saïgon et le Tonkin, me déposerait au passage, dans la baie de Phanrang. Donc, le 12 décembre, je m'embarquai à bord de ce paquebot, emmenant avec moi cinq Tchames du Cambodge, deux domestiques annamites et un *ky luc*, sorte de secrétaire annamite pour correspondre avec les autorités du pays. Celui-ci était un sacripant, ivrogne, joueur, voleur, fumeur d'opium que je ne tardai pas à chasser. De plus, je rapatriai au Binh Thuan un couple fugitif de Tchames de ce pays qui était venu s'échouer à Saïgon après maintes aventures romanesques. Quoique notre navigation fut lente, contrariée par le vent de la mousson qui commençait à souffler avec force, le paquebot s'en fut à l'heure fixée stationner dans la baie de Phanrang. Du port sortirent bientôt quatre

jonques ; l'une, arborant des pavillons rouges, avait à bord le Lanh Binh ou général des milices de la province. Mes bagages furent immédiatement transbordés malgré une forte houle. Je les suivis avec mes dix Asiatiques et le paquebot reprit sa marche, emportant au Tonkin maints passagers, officiers et civils venant d'Europe qui regardaient avec un étonnement mêlé de commisération ce Français



qui se faisait ainsi débarquer seul sur cette côte de l'Annam.

Nos quatre jonques retournèrent au port de Naï, gros village sur une lagune que la mer lance profondément dans les terres. On sait que le Binh Thuan, riche en abri pour les jonques, n'offre que des rades foraines aux grands navires. A la pagode servant de maison publique m'attendait l'An Sat, ou juge provincial, venu avec le Lanh Binh, de Phanry, le chef-lieu, tout exprès pour me recevoir, sur la chaleureuse recommandation de M. Thomson. On supposait, d'ailleurs,

que sous peu de jours, après avoir estampé les inscriptions du pays, je poursuivrais ma route vers le nord. Et il y eut quelque déception lorsque j'annonçai mon intention de rester au Binh Thuan, afin d'étudier la langue tchame, recueillir des manuscrits, attendre la mousson du mois de mai, seule commode pour me permettre de poursuivre ma route par mer. J'ajoutai que j'allais me faire construire une maison dans un village tchame; je demandai de convoquer, dès le lendemain, chefs ou sous-chefs de canton tchames, afin de m'entendre avec eux et prendre des renseignements sur l'emplacement qui me conviendrait le mieux. Malgré leur désappointement les deux mandarins annamites se résignèrent et donnèrent des ordres selon ma demande. Après avoir causé avec les trois chefs de canton tchames de Phanrang et pris tous renseignements préliminaires, j'allai visiter trois villages. Je fis ensuite choix de celui de Hamou Laning, habité par des Tchames musulmans, au bord de la rivière, à quelques lieues dans l'intérieur du pays; la position de ce hameau me paraissait centrale entre tous les villages tchames de la plaine; j'avais en outre l'agrément d'être à proximité d'une rivière aux eaux fraîches et vives. Je passai immédiatement marché avec les indigènes pour la construction d'une petite case moyennant la somme de 15 piastres mexicaines. On me demanda six jours de délai. En attendant je revins à mon campement provisoire du port de Naï, où je reçus la visite de mon jeune voisin, le P. Villaume, missionnaire de Phanrang, que j'avais rencontré le mois précédent à Saïgon, où il m'avait donné quelques renseignements sur le pays. Le juge et le général indigènes me quittèrent bientôt pour retourner à Phanry, rendre compte de leur mission. Je restai seul au milieu des Annamites de Naï, travaillant le jour et allant le soir prendre des bains de mer sur la plage de la baie de Phanrang.

Le 22 décembre, ma case étant achevée, les Tchames du pays vinrent avec des charrettes à buffles, transporter mes

bagages, et j'allai m'installer *chez moi*. Installation bien modeste et bien primitive. Au bord de la rivière, à l'extrémité du village, tout près d'une petite éminence rocheuse, un enclos palissadé de 12 à 15 mètres de côté ; au milieu, une case pour moi d'une seule pièce, au toit de chaume, aux cloisons lutées de terre ; à côté une autre case encore plus petite pour la cuisine et les domestiques ; mes Tchames cambodgiens couchaient près de moi ou dans le village. Au moins j'étais suffisamment abrité contre la chaleur et contre le vent terrible de la mousson. Et je me trouvais bien en me souvenant de toutes mes courses en Indo-Chine, de tant de nuits passées sous de misérables huttes plus souvent que dans des *salas* bien construites, sans compter les abris en forêts, sous les branches des arbres ou sous les nattes étendues sur ma tête. Ma pauvre petite case de Hamou-Laning devait avoir une fin tragique. Comptant revenir dans le pays, j'avais recommandé au village de me la conserver. Mais l'année suivante, quand les rebelles du nord firent irruption au Binh Thuan, ils l'incendièrent, avec la rage qu'ils apportaient à détruire tout ce qui avait appartenu aux Français.

Dans cette plaine, que les Annamites appellent *Manrang* ou *Phanrang*, corruptions de l'expression tchame *Panrang*, existent encore les restes les mieux caractérisés des Tchames, les descendants des anciens habitants du Tchampa, c'est-à-dire de l'Annam actuel. On y trouve aussi plusieurs monuments et de nombreuses inscriptions que je ne me pressai pas de visiter ou d'estamper, ayant plusieurs mois à séjourner en ce pays. D'ailleurs le temps des estampages n'était pas encore venu, je dus le reconnaître bientôt. En effet, le 25 décembre, j'avais voulu estamper les inscriptions de la plus belle tour de la plaine, celle que les Tchames appellent *Po Klong garaï* et les Annamites *Vua Lat* « le Roi lépreux », sur une petite colline, à une lieue de mon habitation. Je me préparai de bon matin, mais il me fallut d'abord attendre les prêtres du temple, puis attendre la

fin de la célébration d'une longue et curieuse cérémonie qui avait pour but de demander au dieu l'autorisation d'estamper les inscriptions de son monument. Quand tout fut fini, le vent de la mousson se leva si fort qu'il n'y avait plus à songer aux estampages. J'ajournai toutes ces opérations à la fin de mon séjour à Panrang, en février; le vent devait alors s'adoucir. Je me mis à l'étude de la langue et des manuscrits indigènes, tout en faisant sillonner la vallée par mes Tchames du Cambodge, chargés de recueillir des manuscrits et des renseignements préliminaires sur les ruines et les inscriptions, ainsi que sur les mœurs curieuses de ces frères séparés d'eux depuis de longues générations. Tchames de l'Annam et Tchames du Cambodge se retrouvaient fort différents les uns des autres; ils ne se comprenaient pas sur tous les points, quoique le fond des deux dialectes soit le même. J'envoyai aussi prendre des renseignements dans le Khanh Hoa, la province voisine où je ne comptais aller qu'au mois de mai. Je confiai cette mission au *ky luc*, à l'un de mes domestiques annamites et au Tchame du Binh Thuan que j'avais ramené de Saïgon avec sa femme. Celui-ci parlait très bien l'annamite, tandis que les Tchames du Cambodge ignoraient cette langue et ne pouvaient communiquer qu'avec leurs frères les Tchames du pays. Mais, au Khanh Hoa, mes deux envoyés annamites entassèrent sottises sur sottises, et, sitôt avisé, je m'empressai de les rappeler. Dans ce nouveau personnel, je ne trouvais plus les ressources morales et intellectuelles auxquelles j'avais été habitué avec mes Cambodgiens qui pouvaient être détachés en toute sécurité.

Ce fut au village tchame de Hamou Laning, plaine de Panrang, province du Binh Thuan, que je commençai l'année 1885, la quatrième et dernière de ma mission. Vers la mi-janvier, je fis une tournée dans la vallée. Large d'une journée de marche entre la baie à l'est et les monts à l'ouest, elle est longue de deux journées du nord au sud.

Baignée par deux petites rivières qui se réunissent avant de se jeter en mer, elle est très fertile en grande partie, là où elle est arrosée par les canaux d'irrigation que creusèrent les Tchames. Sa population, tchame pour un tiers, annamite pour deux tiers, compte trois cantons de chaque race.

Installé dans un village tchame, je pouvais avoir des relations avec diverses autorités annamites. D'abord le sous-chef de canton de l'endroit qui habitait un village voisin. Il était chargé de recevoir mes demandes à l'occasion, de faire veiller sur ma personne et surtout de rendre compte de mes faits et gestes : on sait que l'espionnage est élevé en Annam à une puissance rare. J'avais en outre le *Phu* « préfet » à deux lieues de là, et à trois journées au sud, dans la vallée de Phanry, les grands mandarins, les autorités provinciales de la citadelle. Outre les autorités régulières, il y avait dans mon voisinage, à Phanrang, des chefs de *Hô*, sorte de corporations des confins militaires organisées sous le commandement de chefs spéciaux, afin de s'opposer aux progrès des Français en Annam, et même, paraît-il, afin de reconquérir la Cochinchine française. On conçoit que mon séjour prolongé, s'il était gênant pour les autorités régulières, devait être particulièrement odieux aux chefs des Hôs. Une autre cause de surexcitation, grave et périodique en Annam, était l'approche du *têt*, « fête des ancêtres, fête du nouvel an », qui avive le sentiment patriotique des Annamites. Je menais une vie très retirée, mais les Asiatiques qui m'entouraient, et aussi mon voisin le missionnaire, me donnaient des avis répétés sur l'échauffement des esprits, échauffement qui s'expliquait suffisamment par la situation générale de l'Annam. Depuis longtemps la cour de Hué se préparait, presque ostensiblement, à faire un dernier effort pour se soustraire à la domination française. Des instructions générales, vagues, mystérieuses, couraient tout l'empire, et pouvaient se résumer en ces quelques mots : *Quand le mot d'ordre sera lancé, sus partout aux suspects, sus aux*

chrétiens, sus aux Français! Au milieu de ces éléments inflammables, notre sécurité, au P. Villaume et à moi, seuls Européens dans cette province éloignée, à la merci d'un incident vulgaire, pouvait être dangereuse d'un moment à l'autre. Nous en causions quelquefois, peu disposés à nous laisser massacrer sans brûler nos cartouches. Afin de doubler nos forces en les réunissant, le missionnaire m'offrit l'hospitalité dans sa principale chrétienté, à deux lieues de mon village. Mais je ne voulais pas paraître abandonner les Tchames chez qui je m'étais fixé, que toutes ces rumeurs inquiétaient et qui me priaient secrètement de ne pas les quitter. En outre, je craignais que ce changement de domicile parût louche à ceux qui nous faisaient l'honneur de se dire nos ennemis et provoquât peut-être ce qu'il fallait éviter, une collision ouverte. Ces considérations me firent refuser l'offre du P. Villaume. J'attendis philosophiquement les événements, me disant qu'ils ne dépendaient pas de nous, mais de ce qui se passait à Huê ou au Tonkin. Je n'eus pas tort de rester tranquillement chez moi : après la fête du *Têt*, qui tomba le 14 février, un apaisement très sensible des esprits put se constater facilement.

Vers le 20 février, je fis une seconde tournée dans la plaine, m'occupant cette fois de l'estampage des inscriptions. Rentré dans mon village je fus mordu au jarret par un chien, ce qui m'occasionna une plaie dont la guérison fut très longue, par suite soit du défaut de soin, soit de l'état maladif où j'étais depuis plusieurs mois. C'est à cette époque que je reçus les fâcheuses nouvelles du Cambodge m'annonçant l'insurrection générale du pays et l'arrêt indéfini des voyages entrepris par mon personnel. Depuis le 7 janvier de cette année 1885, tout le Cambodge était sillonné de bandes rebelles. Évidemment le peuple Khmêr refusait les présents qu'on voulait lui imposer et ne ratifiait pas la Convention du 17 juin 1884.

Pendant mon séjour à Panrang, j'eus l'occasion d'assister

à plusieurs des curieuses cérémonies de ces Tchames dont j'étais venu étudier les mœurs et les usages. Enfin, au commencement de mars, j'annonçai que j'allais me rendre à Phanry, où le grand mandarin m'attendait avec impatience. J'avais l'intention d'y séjourner un mois et demi ou deux mois avant de quitter cette province du Binh Thuan. Le 12 mars, ayant expédié une partie de mon personnel de Phanrang à Phanry, par la route de terre, le long de la côte, je fis charger tous mes bagages sur des voitures prêtées par les Tchames et je quittai ma maison, priant le village de me la garder jusqu'en octobre-novembre. Je me rendis au port de Naï où mes effets furent mis sur deux barques. A la tombée de la nuit, les bateliers levèrent l'ancre pour aller mouiller un peu plus loin à l'entrée de la lagune. Ils faisaient des difficultés pour sortir en mer et me proposaient d'attendre là vingt-quatre heures. Je n'en voyais nullement l'avantage ou la nécessité. Poussés à bout, ils avouèrent que le lendemain, vingt-septième jour du premier mois annamite, était particulièrement néfaste. « Partons, répondis-je, ma présence neutralisera ces influences malignes », me gardant d'ajouter que nombre d'Européens n'auraient guère eu plus confiance que ces Annamites en ce lendemain qui se trouvait être le *vendredi, treize mars*. Plus ou moins rassurés, nos bateliers prirent le large. Toute la nuit nous fûmes ballottés à hauteur du cap Padaran, mais, au petit jour, un vent favorable se leva et nous poussa si rapidement qu'à 7 heures mes deux barques pénétraient dans la baie de Phanry, naviguant de conserve à quelques mètres l'une de l'autre, en dépit de tous mauvais pronostics. Le soir même j'étais rendu à la citadelle de Phanry, à quelques lieues dans l'intérieur des terres. On me logea en dehors de la forteresse dans un bâtiment en briques où le grand mandarin, pressé de voir cet *administré* de passage qui avait dû lui causer pas mal de soucis depuis trois mois, vint me faire visite le lendemain de bon matin.

Outre son Excellence Lê, le *Tuan Phu* ou gouverneur du Binh Thuan, je fis, à Phanry, connaissance d'autres personnages qui devaient jouer divers rôles dans la sanglante tragédie qui, peu de mois après, allait se dérouler dans cette province comme dans le reste de l'Annam, tragédie qu'il m'était réservé de terminer comme résident, l'année suivante, 1886. Je devais arriver trop tard pour sauver la vie du gouverneur Lê, noyé par les rebelles parce qu'il était suspect de tiédeur vis-à-vis des Français. Parmi les autres mandarins, l'An Sat, ou juge provincial, devait mourir de mort naturelle pendant la révolte. Mais le Lanh Binh devait prendre une part active à la rebellion et être condamné à mort par mon ami le Phu Loc, sentence que j'approuvai. Quant au « surveillant des rizières » qui devint plus tard le Quan Bô ou administrateur, Tra, qui se rendit coupable de complicité avec les rebelles, qui devait faire subir une dure captivité au gouverneur Lê, avant de l'abandonner aux mains des assassins, il fut l'année suivante condamné, par mon ami Loc, dans un jugement très étudié, très documenté, à la peine de mort avec sursis et appel à la cour de Hué, ce qui sauva sa tête, car j'étais résolu à ordonner l'exécution de la sentence quelle qu'elle fût.

Mais j'oublie qu'il ne s'agit nullement ici de narrer la répression de la rebellion ultérieure et je m'empresse de revenir à mon arrivée à Phanry, en mars 1885, pendant le cours de ma mission scientifique. Le gouverneur Lê, ai-je dit, vint me surprendre au saut du lit, le lendemain de mon arrivée. Je n'avais pas encore mes bagages et il fit apporter son déjeuner chez moi. J'allai lui rendre visite le jour suivant : nouveau dîner. Sous peine de le désobliger, je devais goûter à tous les mets raffinés de la cuisine annamite, plus étranges les uns que les autres : nids d'hirondelles, peaux de rhinocéros, nerfs et trompes d'éléphant, etc. J'étais mal en train, pris de dysenterie et boitant encore de la morsure du chien de Phanrang. Je me soignai et me rétablis peu à peu.

A Phanry, ou Manry, corruptions annamites du Parik des Tchames, je pris des notes sur cette vallée, allongée de l'est à l'ouest de deux journées de marche, mais étroite, large de quatre lieues au plus. Je pris aussi des renseignements sur les deux vallées voisines; celle de Karang au nord, et celle de Phanthiet ou Manthiet, le Padjaï des Tchames au sud. Dans mes *Notes sur le Binh Thuan*, j'ai reproduit tous les détails que j'avais recueillis. De même que précédemment à Panrang, j'envoyai mes Tchames du Cambodge dans tous les villages de leurs compatriotes des trois vallées. Le *têt* était passé, et j'étais près du grand mandarin : j'étais donc moralement plus tranquille qu'à Phanrang. Le gouverneur aussi, je présume, car il n'avait pas dû être sans préoccupation à mon égard. Il m'avait attendu avec une impatience trop fébrile. Dès cette époque, cet Annamite passait pour un homme relativement modéré, opinion qui devait causer sa perte. Ses ennemis murmuraient même qu'il était secrètement chrétien, mais je crois que cette accusation n'était nullement fondée.

Avant de quitter la province, j'eus recours à son obligeance pour expédier à Saïgon, par la voie de terre, avec les précautions voulues, une grande caisse d'estampages des inscriptions relevées à Phanrang. Je devais aussi lui causer un souci infiniment plus gros. J'ai dit précédemment qu'en venant en Annam, j'avais engagé cinq Tchames du Cambodge pour mon séjour dans la province du Binh Thuan où ils devaient me servir à bien entrer en communication avec leurs frères de cette province. Par conséquent, j'avais tenté de recruter au Binh Thuan un nouveau personnel de Tchames destinés à parcourir avec moi les autres provinces de l'Annam; je commençais à m'exprimer suffisamment en leur dialecte et ils offraient tous l'avantage incomparable de parler couramment la langue annamite. Mais l'Annam n'est pas un pays de liberté, on le sait de reste. Les hommes qui consentaient à me suivre, exigeaient au préalable, et ils n'avaient

pas tort, l'assentiment des autorités locales, du Tuan Phu. Ce dernier était, et surtout paraissait, très effrayé de la responsabilité qu'il assumerait en autorisant ces gens-là à voyager avec moi dans les autres provinces du royaume. De mon côté, considérant leur concours comme indispensable, j'avais recours aux grands moyens, disant : « Nous sommes en désaccord sur cette question, soit! Nous n'avons qu'un parti à prendre : en référer aux autorités supérieures, vous aux régents, mois au résident général de France en Annam. J'attendrai ici les réponses et la solution, décidé d'ailleurs à continuer mes études au Binh Thuan si je ne puis emmener ces hommes au dehors. » Tout en étant résolu à ne pas partir sans ces Tchames, je n'aurais pas été enchanté que le gouverneur me prît au mot. Mais je comptais bien qu'il aurait la plus grande répugnance à faire porter en haut lieu une question litigieuse quelconque, sauf pour une cause excessivement grave, ce qui n'était pas le cas. Je supposais aussi qu'il ne devait nullement être désireux de voir prolonger indéfiniment sa responsabilité avec mon séjour dans la province. Il me proposa bientôt une solution acceptable, disant : « Ne me demandez plus des notables, mais seulement des gens du peuple, et je les autoriserai à partir. » Ce qui fut fait.

L'époque des orages commençait, la mousson du sud-ouest soufflait par intermittence. Au 15 avril, je renvoyai mes Tchames du Cambodge, en payant leur passage sur une jonque de Phanry qui se rendait à Saïgon. Je renvoyai aussi une partie de mes domestiques. Resté presque seul, en attendant les Tchames du pays, je me promenais dans la vallée de Parik. Je reçus aussi la visite des deux missionnaires que j'avais déjà vus à Panrang : le P. Villaume, du Binh Thuan, et le P. Auger, du Khanh Hoa. Celui-ci m'offrit de m'accompagner dans sa province, ce que j'acceptai avec plaisir, et il fut convenu que je le prendrais au passage à Phanrang où ces messieurs retournaient immédiatement.

Le 30 avril, je partis après avoir pris congé du Tuân Phu. Nos adieux furent cordiaux et chaleureux. Sur sa demande, je lui laissai une déclaration écrite, constatant que je quittais sa province pour me rendre au nord, et que j'avais engagé quelques Tchames qui devaient me suivre dans ma mission. Je me rendis à cheval au port de Phanry, à trois lieues de la citadelle. J'y louai une barque de mer pour me transporter, avec mon personnel, au Khanh Koa, la province voisine. Le 1er mai, au matin, nous levions l'ancre et le même jour nous étions au port de Phanrang où je passai avec les missionnaires les journées du 2 et du 3. Le 4, ayant complété à Phanrang mon personnel de Tchames, je partis avec le P. Auger. Le vent, qui était redevenu contraire, nous força à louvoyer lentement, à nous réfugier successivement dans la petite baie du Vung Ngang, au sud du cap *Faux Varela* et dans la belle baie de Cameragne, au nord de ce cap. Enfin, le 8 mai, nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière de Nha Trang, où je m'empressai d'aller jeter un coup d'œil sur le célèbre monument de Pô Nagar et ses nombreuses inscriptions. Notre barque remonta ensuite la petite rivière de Nha Trang jusqu'aux premières chrétientés, où le P. Auger, qui habitait communément sur la rive droite, mit à ma disposition un petit presbytère, de l'autre côté de la rivière.

Le lendemain de notre arrivée, montant à cheval, nous allâmes à une autre chrétienté, au delà de la citadelle, qui est à trois lieues dans l'intérieur des terres. Cette petite vallée de Nha Trang, étroite, parsemée de collines, dominée à droite et à gauche par de hautes montagnes, s'allonge perpendiculairement à la mer d'une journée de marche. Elle est fort pittoresque et plaisante d'aspect. Le 10 mai, j'allai faire ma visite aux mandarins de la citadelle : le *Quan Bô* ou administrateur, pâle fumeur d'opium, membre de la famille royale, l'*An Sat*, juge, un émigré saïgonnais et le général qui n'avait pas grande importance. Dans cette petite province qui est subordonnée à celle du Binh Thuan, il

n'y a pas de gouverneur. Ensuite, toujours accompagné du bon P. Auger, je redescendis la rivière en pirogue pour revenir auprès de mes bagages, m'occuper d'estamper les riches inscriptions du monument de Pô Nagar, dressant à ce travail mon nouveau personnel qui se composait de dix Tchames recrutés au Binh Thuan. Les détachant à tour de rôle et travaillant activement avec ceux qui restaient près de moi, j'aurais utilisé ces hommes pour mener bon train l'exploration de tout l'Annam, si les événements ne m'avaient pas arrêté.

Le temple de *Pô Nagar* « la Dame du Royaume », le plus fameux de l'ancien Tchampa, sur une petite colline à gauche de la rivière de Nha Trang, date de l'an 784 de notre ère, en sa forme actuelle, du moins; les inscriptions disent qu'il est construit sur l'emplacement d'un temple érigé *il y a des centaines de milliers d'années* (!). Il comprend deux tours en briques et quelques édicules. La belle statue en pierre de *Bhagavati*, la déesse indienne qui lui a donné son nom tchame, un peu plus grande que nature, est dans la tour de gauche. Aujourd'hui cette divinité est honorée par les Annamites du voisinage, issus peut-être des anciens Tchames. Sur les portes des deux tours beaucoup de rois et de princes ont fait graver des inscriptions relatant leurs dons, ou célébrant leurs vertus et leurs hauts faits.

Les estampages des inscriptions du monument de Pô Nagar étant achevés, j'expédiai en avant, par la route de terre, deux escouades de Tchames. J'avais pour principe d'envoyer mes hommes en avant, et, autant que possible, de ne jamais les laisser en arrière, afin de n'être pas obligé de revenir sur mes pas en cas d'accident. Trois hommes devaient m'attendre dans la province voisine du Phu Yên où je les recueillerais au passage; les trois autres devaient poursuivre jusqu'au Binh Dinh. Après leur départ, j'allai estamper, dans les rizières de la plaine de Nha Trâng, à peu près à mi-route du port à la citadelle, l'inscription de Vo

Canh, l'un des plus anciens documents épigraphiques en sanscrit que l'on connaisse: il remonterait au IIIe siècle de notre ère. Puis, toujours en compagnie du P. Auger[1] qui voulait bien me conduire dans ce pays qui était devenu le sien, j'allai faire une excursion dans les montagnes, remontant en pirogue la petite rivière de Nha Trang. Il fallait mettre pied à terre sur les roches ou dans l'eau pour passer les cascatelles qui séparent une suite de biefs successifs où l'eau dort presque sous les grands arbres des monts.

Au retour je m'occupai de louer une barque et le 27 mai je quittai Nha Trang pour me diriger d'abord sur Ninh Hoa, la vallée septentrionale de cette province de Khanh Hoa. Il y avait à Ninh Hoa une chrétienté de 700 âmes. Deux mois après, 70 seulement devaient échapper aux massacres. Et revenant dans ces parages, dix-huit mois plus tard, je devais retrouver encore des ossements épars, tristes restes du charnier des massacres. Le désastre fut relativement moins grand à Nha Trang où, sur 3,000 chrétiens, un millier échappa au couteau des égorgeurs, grâce au dévouement des missionnaires. Insoucieux d'un avenir si rapproché où tant d'horreurs devaient être déchaînées, le P. Auger m'accompagnait gaiement à Ninh Hoa qui faisait partie de sa circonscription ecclésiastique. Nous y fûmes reçus par son adjoint, un missionnaire indigène dont j'admirai l'installation faite avec goût. Tout cela devait disparaître bientôt. La petite rivière de Ninh Hoa au cours paresseux, est barrée pour l'irrigation des rizières, si bien qu'elle est saignée à blanc avant d'atteindre la mer. Des pirogues circulent dans les biefs et descendent ou remontent les barrages sur un plan incliné ménagé *ad hoc* au milieu.

Le 29 mai, ayant pris congé du P. Auger qui retourna à Nha Trang, je continuai ma route au nord, doublant les

1. Ce bon missionnaire se prodiguait trop dans ces pays au climat meurtrier. Jeune encore, il est venu mourir en France tout récemment.

monts du cap Varela et le *Da bia*, nom du roc terminal qui les domine. Derrière se profilait nettement la haute chaîne qui s'enfonce de ce cap vers l'intérieur. Deux roches gigantesques semblables à des tours ou à des doigts se dressent sur la plus haute cime. On les appelle « la mère et l'enfant ». Au delà du cap Varela commençait la province de Phu Yên. De notre barque nous aperçûmes bientôt une ancienne tour tchame sur une colline près du marché appelé Cho' Dinh. Je fis mouiller en face, à l'entrée du Song Darang, rivière importante qui vient du nord, coule d'abord au sud derrière les chaînes de montagnes des premiers plans, jusqu'à ce que le massif du cap Varela la rejette à l'est dans la plaine méridionale du Phu-Yên, où elle s'extravase en lagunes avant de tailler son embouchure dans les dunes de la plage. Le 30, je pénétrai avec ma barque dans la première lagune pour me rendre ensuite à pied un peu plus loin au gros marché le Cho' Dinh, au pied de l'énorme roc qui forme la colline sur laquelle se dresse la tour tchame que j'avais vue du large. J'allai visiter ces ruines. Il n'y reste que les briques ; la tour a été éventrée, les pierres enlevées. Au bas de la colline, j'eus la chance de découvrir une inscription sanscrite très ancienne gravée sur le roc.

Reprenant la mer, je continuai à longer la côte et le 1er juin, de bon matin, j'entrai dans la baie de Xuan Day. En débarquant, je rencontrai bientôt le Père Iribarne qui avait fait donner l'hospitalité à mes trois Tchames. Avec lui, j'allai à la citadelle, à une lieue et demie de la rade, faire visite aux autorités provinciales, Quan Bô et Quan An, qui me firent mauvaise impression. Au retour, je ne pus m'empêcher de dire au missionnaire qu'il devait se méfier de ces mandarins. Je savais pourtant que je n'apprenais rien de nouveau à ce pauvre homme. L'hostilité contre les Français était peu déguisée au Phu-Yên. Récemment, on avait fait frapper des pêcheurs, des paysans coupables d'avoir vendu des provisions à l'un de nos avisos venu de Qui-Nhon.

J'allai ensuite à la chrétienté, admirer la belle église, voir l'adjoint du Père Iribarne, vieux prêtre indigène qui avait contracté gale et dartres invétérées dans une vie de dévouement passée chez les sauvages. Ici, de même qu'au Khanh Hoa, de même qu'en bien d'autres lieux, l'incendie et le massacre devaient, deux mois plus tard, tout faucher dans ces chrétientés florissantes. Le Père Iribarne fut égorgé l'un des premiers. Sur 7,000 chrétiens que comptait la province de Phu-Yên, 700, le dixième, devaient échapper à la fureur des égorgeurs excités par l'appât du butin et par les exhortations de la classe qui voulait à tout prix défendre contre nous l'indépendance de l'Annam.

De Xuan-Day, je fis voile pour le port de Qui-Nhon où je comptais rester longtemps, cette région étant riche en monuments tchames. Je débarquai à la résidence de France, grande maison solidement construite sur la langue de sable qui sépare du large la baie de Qui-Nhòn. M. Navelle, administrateur de Cochinchine qui remplissait alors les fonctions de consul de France, m'y offrit une cordiale hospitalité. Avec lui j'allai visiter plusieurs tours tchames ainsi que l'ancienne citadelle dont les remparts sont les restes de la dernière capitale historique du Tchampa, à 1 lieue au nord de la citadelle actuelle qui est elle-même à 4 lieues dans l'intérieur des terres.

De Qui-Nhon je lançai mon personnel dans toute la plaine à la recherche des inscriptions. On en trouva quelques-unes, mais la plus grande partie a été détruite par les Annamites. Ayant fait marché avec une barque de mer qui devait me conduire jusqu'à Huê, j'envoyai une partie de mes hommes en avant, par la route de terre, leur recommandant la plus grande prudence : la province voisine, celle de Quang-Ngai commençait à être agitée. Depuis que j'étais en Annam, il était facile de reconnaître que l'horizon politique s'assombrissait visiblement. L'orage longuement préparé, que nombre d'indices certains révélaient aux yeux les plus

aveuglés, devait éclater tôt ou tard. « L'Annam ne supportera pas la situation actuelle sans faire un dernier effort », était la parole qui se murmurait partout aux oreilles. Et on savait que cet effort commencerait par le massacre général des Annamites chrétiens, considérés bon gré mal gré, comme les auxiliaires des Français. Ce massacre ouvertement concerté à différentes reprises, avait été retardé pour diverses causes, dont la principale était que le signal en serait donné au moment jugé opportun par les régents, lorsque les Français seraient dans une situation critique. Je ne pouvais me dissimuler tout cela, mais, je le répète, j'espérais achever ma mission en Annam avant le cataclysme. J'avais compté sans les événements de Huê, 5 juillet, qui, dans tout l'Annam, firent éclater spontanément l'incendie; conséquence d'autant plus naturelle, d'autant plus facile que, depuis plusieurs années, les éléments combustibles étaient soigneusement entretenus par l'excitation générale des esprits. A partir du 8 juillet, des bruits sourds d'abord, puis plus précis, apportèrent à Qui-Nhon la nouvelle de la prise de la citadelle de Huê par les troupes françaises et de la fuite du roi. Suivant le système que j'avais adopté avec mes Tchames, je venais précisément, ai-je dit, d'en envoyer une partie en avant par la route de terre en les adressant au Père Geffroy, dans le nord de la province du Binh-Dinh, où les uns devaient m'attendre pendant que les autres continueraient, sur le chef-lieu du Quang-Ngai, la province voisine; tous ces hommes, arrivés chez le Père Geffroy, durent rebrousser chemin promptement devant l'insurrection qui s'était déclarée ouvertemeut au Quang-Ngai et qui gagnait le Binh-Dinh. Ils me rallièrent à Qui-Nhon où j'étais encore. Bientôt tout le pays fut soulevé autour de nous, Français, qui étions bloqués dans cette petite langue de sable où est la concession française.

Ne pouvant plus rien faire en Annam où tout était à feu et à sang, et ne voulant pas encore abandonner ma mission,

je pris la résolution d'aller tout au nord de ce pays, à l'ouest du Tonkin, afin de me rendre compte de l'affinité qui pourrait exister entre les Tchames et les peuplades improprement appelées *Mœuong*. A la fin de juillet, prenant le paquebot avec tout mon personnel, je me rendis à Haï-Phong. Louant une barque, je traversai tout le delta pour me rendre à Phu-Nho-Quan, dans l'ouest, par Nam-Dinh et Ninh-Binh. Ayant constaté que les *Thaï*, dits *Mœuongs*, n'avaient rien de commun avec les Tchames, que ma mission serait chez eux sans objet, je revins à Haï-Phong, gardant de ce voyage dans le Tonkin une impression pénible causée par le décousu, le désordre de la conquête. Quelque dure que fût la constatation, je devais reconnaître que presque toute notre Indo-Chine était en révolte. Il n'y avait sécurité ni au Cambodge, ni en Annam, ni au Tonkin. Il était bien fini le temps des explorations pacifiques! Repassant à Haï-Phong, où je fus reçu par les généraux de Courcy et de Négrier, j'offris mes services si l'on voulait tenter, et à peu de frais, la pacification de cet Annam méridional que je venais de parcourir. Ce fut en vain. A des *Tonkinois*, le Binh Thuân paraissait être au bout du monde. Dès lors je ne songeai plus qu'à rentrer, à me reposer. Reprenant le paquebot, je me rendis à Saïgon où je confiai mon personnel tchame à mon ami M. Landes, qui le fit rapatrier peu à peu, et je m'embarquai pour la France au commencement de septembre 1885, après ces trois ans et demi de voyages continuels au Cambodge, au Laos, à Siam, en Annam.

Je gardais le regret très vif de n'avoir pu achever l'exploration de ce dernier pays. Des renseignements préliminaires pris d'avance et de loin, selon mon habitude, indiquaient des inscriptions tchames au Quang-Nam, près de Tourane; aux environs de Huê; aux grottes de Troc sur le Song-Giang, province de Quang-Binh. Ces inscriptions ont été vues depuis, en partie, par des Européens, mais elles

restent à estamper. Mon regret était tempéré par la satisfaction d'avoir envoyé de tous les pays parcourus, mais surtout du Cambodge, les estampages de centaines et de centaines de documents épigraphiques, les uns en sanscrit, langue religieuse et savante des anciens Khmêrs et des anciens Tchames, les autres en langue vulgaire : khmêr ou tchame, selon le pays. Souvent les deux langues, la savante et la vulgaire, sont réunies sur le même monument.

Je rentrai en France pour recevoir l'une des plus hautes récompenses dont dispose l'Institut : le prix Jean Reynaud, décerné alternativement chaque année par l'une des cinq académies à toute œuvre intéressant la gloire de la patrie. Mais, dans mon esprit, ma mission ne se borne pas à ces explorations, à ces collectes d'inscriptions qui reçurent cette distinction si flatteuse ; je ne dois la considérer comme réellement achevée que lorsque j'aurai publié, traduit ou commenté tous les documents épigraphiques écrits dans les langues vulgaires du Cambodge et du Tchampa.